

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 14.

JEUDI, 6 AVRIL 1876

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 5 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Sur la question d'Orient.—Devant les comités.—Le Foyer Domestique.—Le pont Royal-Albert.—Exposition Internationale de Philadelphie.—Fin de la guerre civile en Espagne.—Colonisation.—Le Parlement Fédéral.—Vingt mille lieues sous les mers (suite).—Poésie : A travers la vie.—Economie domestique.—Pensées chrétiennes.—Bibliographie.—Owen O'Sullivan.—A Mlle Hortense Villeneuve (sonnet).—Le Brandon de Discorde, ou le Massacre de Lachine (suite).—Conseils d'hygiène pratique.—Nouvelles générales.—Çà et là.—Le Jeu de Dames.—Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES :—Vue à vol d'oiseau du terrain de l'Exposition Universelle à Philadelphie.—Fin de la guerre d'Espagne.—Owen O'Sullivan.—Marie Plamondon.—Arrivée de Don Carlos au pont d'Arneguy, frontière française.

SUR LA QUESTION D'ORIENT

La Russie est aujourd'hui le nuage, chargé de foudre, qui doit faire trembler les peuples civilisés de l'Europe. Cet immense empire, insatiable d'agrandissement, s'étend sous le seul poids de sa pesanteur. Il s'est avancé dans le nord de la Chine et la Tartarie ; il convoite l'Inde. Par le partage de la Pologne, il regarde au cœur de l'Allemagne ; et de ses possessions danubiennes, il lève la main sur Constantinople.

Comme d'autres pays désirent, suivant leurs aptitudes diverses, la prépondérance intellectuelle, militaire, politique, commerciale, la Russie recherche la prépondérance territoriale, qui lui paraît le plus sûr moyen de commander au monde : tel est son instinct, sa foi. "Constantinople, a dit Napoléon, c'est l'empire du monde ;" et les Russes espèrent, en s'en emparant, la faire parvenir à cette destinée de domination universelle que les efforts de Constantin et de Mahomet II furent impuissants à lui donner.

D'un autre côté, si les Russes faisaient la conquête de la Chine et des Indes, ils pourraient lancer sur l'Europe des nuées de barbares qui y commettraient d'affreux ravages.

Comprenant la moitié de l'Europe et de l'Asie, la Russie menace de se rabattre sur le reste du monde et de l'écraser.

Le profond génie de Napoléon n'avait pas tardé à voir le péril. Il s'enfonça comme un torrent jusqu'aux entrailles de la Russie ; invincibles par les armes humaines, les troupes françaises succombent aux rigueurs de la nature, dans ces climats glacials ; et les Russes l'emportent en fuyant.

Dans l'année 1854, la France unie à l'Angleterre vint arrêter la marche lente, mais ferme, de la Russie aux rives du Bosphore. Alors la Russie tint tête, et se défendit longtemps avec courage contre plusieurs nations alliées.

En 1870, le ministre Gortschakoff, prévenu contre la France, à cause de la guerre de Crimée et de l'appui moral donné par Louis-Napoléon à la Pologne, fit adopter par le Czar une politique de non-intervention dans le duel sanglant de la France et de la Prusse. Il croyait aussi que la guerre entre les deux puissances serait longue ; que, saignées l'une et l'autre, affaiblies, anéanties, elles laisseraient la Russie se poser en arbitre souverain, faire elle-même les conditions de paix, et prendre enfin Constantinople. Mais les faits trompèrent ses prévisions. La Prusse était plus forte que jamais. Cependant la Russie obtint le bénéfice, sans doute en récompense de sa non-intervention, de faire reviser le traité de Paris qui défendait l'entrée de la mer Noire à ses navires de guerre, et d'envahir le Khokand qui était un obstacle dans sa marche aux Indes.

De nos jours, l'insurrection de l'Herzégovine reporte l'attention de la Russie vers Constantinople. Les habitants de l'Herzégovine, lésés dans l'exercice de leur religion, ne pouvant atteindre aux charges administratives, judiciaires et militaires, lèvent l'étendard de la révolte. Ignorés, à peine connus, leur courage, auquel répondent des avantages signalés, jette soudain un grand éclat, qui nous fait voir la faiblesse de la Turquie, l'indolence de ses habitants, la ruine de ses finances, et son incapacité d'administration.

L'empire turc, comme un édifice en ruine, voit se détacher de lui des provinces entières, dont les royaumes voisins se disputent la possession.

Dès 1776, la Bukovine est cédée à l'Autriche, et en 1812, la Bessarabie devient le partage de la Russie. La Serbie, insurgée dans l'année 1804, sous la conduite de Czerni-Georges, qui tint pendant huit ans la puissance ottomane en échec, se donne un gouverneur en 1817. Vers le même temps, la Moldavie et la Valachie proclament leur indépendance, et se fondent ensemble sous le nom de Roumanie. Les Grecs, en 1830, après des combats héroïques, se délivrent complètement de l'autorité turque ; et en 1840, Méhémet-Ali, qui battait partout le sultan Mahmoud, s'épare, malgré l'intervention étrangère, l'Égypte de la Turquie.

A présent, le Monténégro, la Serbie et d'autres provinces qui forment des États presque absolument indépendants, se préparent à prêter main-forte aux Herzégoviniens et aux Bosniens révoltés. Mais la Russie, la Prusse et l'Autriche les empêchent de prendre part au mouvement insurrectionnel. Ces derniers, qui tournent autour de la Turquie comme autour d'une proie à dévorer, craignent une confédération des États slaves qui constituerait une vraie puissance. Ils préfèrent ainsi laisser s'affaiblir mutuellement les Turcs et les Herzégoviniens, qui forment deux forces suffisantes et égales à venir en collision, l'une par l'esprit de courage, l'autre par la masse du nombre.

Entre les trois grands empires du Nord, il règne néanmoins de grandes difficultés dans le cas du partage de la Turquie. L'Autriche et la Prusse voient d'un œil inquiet l'agrandissement continu de la Russie, qui, en outre de Constantinople, pourrait englober les petits États indépendants par le protectorat religieux et l'idée du panslavisme. L'Autriche, qui désire s'étendre au Sud, se gardera bien de s'unir à la Prusse qui l'a humiliée à Sadowa, d'autant plus qu'elle tient à conserver les neuf millions d'Allemands qui composent une partie considérable de sa population, et que la Prusse pourrait s'adjoindre un jour par la tendance de Bismarck d'acquiescer la suprématie temporelle et spirituelle sur toute terre où l'on parle l'idiôme teuton. Pour l'accomplissement de ce dessein, la Prusse ne se hâte pas de déclarer la guerre à l'Autriche, parce qu'elle redoute l'alliance de cette dernière avec la Russie. C'est pourquoi elle abaisse devant l'aigle russe sa présomption de prépondérance européenne, et cultive son amitié, par crainte de la revanche française, cauchemar perpétuel de l'Allemagne.

Les choses en étaient là, et chacun des trois empereurs attendait patiemment une occasion favorable, lorsque l'Angleterre, à laquelle on ne daignait pas penser, mais qui agissait sous main, fait irruption

tout à coup dans le canal de Suez, par l'achat des actions du Khédive. Abandonnant aux trois empires du Nord la Turquie qu'elle trouve assez défendue par leur propre rivalité, elle dirige ses regards vers l'Égypte, et convainc le Khédive de la nécessité pour lui de mettre sa confiance dans les nations occidentales de l'Europe, qui seules pourraient empêcher la Russie d'avancer jusqu'à lui et de prendre son royaume.

A cette nouvelle, il y eut un grand émoi dans le monde politique. Les trois empires, la Prusse surtout qui voyait bien l'Angleterre se moquer de ses menaces de vieille duègne, cherchèrent, par le moyen de leur presse, à détourner sur la France, leur victime, l'injure et le dommage qui tombaient de ce fait, directement sur eux. La France ne perdait pas autant qu'on l'avait cru d'abord ; elle demeurait la principale actionnaire du canal de Suez, et la part de l'Angleterre n'était que celle-là même que Ferdinand de Lesseps lui avait proposée, lors de l'inauguration du canal.

Si la Prusse fut blessée dans sa gloriole, la Russie le fut davantage dans ses desseins, qu'elle se pensait prête à atteindre. La possession de Constantinople la rendait à peu près maîtresse du commerce des Indes. Constantinople détournait la source des richesses de l'Angleterre pour la faire affluer en Russie. Mais à présent, l'influence de l'Angleterre en Égypte et sa propriété dans le canal de Suez continuent à faire d'elle le principal marché des produits indiens.

Si une guerre venait à éclater entre l'Angleterre et la Russie, la dominatrice des mers, libre en Égypte, pourrait faire passer ses flottes formidables aux rivages de l'Inde plus facilement que le chemin de fer centre-asiatique n'y mènerait les Russes. De plus, pour garantir tant qu'elle peut son empire colonial, l'égoïste Albion adopte envers ses sujets indous une politique de condescendance et d'amour ; et les fêtes données pour célébrer le voyage du prince de Galles ne contribuent pas peu à rapprocher les habitants de leurs maîtres. Cette conduite de l'Angleterre est nécessaire aujourd'hui ; car une révolte des Indous serait maintenant difficilement réprimée, à cause des Russes qui ne se feraient pas faute de leur venir en aide.

A ce prompt revirement dans la poursuite de leurs projets, les empires du Nord se réveillèrent de la torpeur de leurs hésitations : et dans une entrevue, leurs souverains proclamèrent que l'alliance entre eux était plus resserrée que jamais. Qu'ils prennent garde cependant, dans cet embrassement étroit, de sentir la pointe du poignard que chacun d'eux cache dans son sein, poignard qui n'attend qu'une occasion pour rompre, dans une explosion de haine, leurs amitiés intéressées.

Que pouvons-nous penser pour l'avenir de ces complications européennes ? Comment dévider les fils de cette trame diplomatique ? La peur est dans le plus grand des empires comme dans le plus petit État. Toutes les forces se neutralisent les unes les autres. Mais par cet équilibre, la liberté règne dans les petits États vis-à-vis les grands. L'Église, menacée, sourdement minée, n'en fait pas moins entendre sa voix plus forte que les canons pour reprendre ses persécuteurs, et demander justice envers ses ouailles.

Cet équilibre européen repose sur des

pièces tellement dépendantes les unes des autres, qu'il suffit d'en retirer une pour faire crouler tout l'édifice. Il y a longtemps que les armées ennemies, en présence, attendent le signal du combat. L'Europe est comme une immense poudrière qu'une seule étincelle peut faire sauter.

D'où partira cette étincelle ? De l'Herzégovine ? de la part que prendraient à l'insurrection, malgré l'opposition des empires du Nord, le Monténégro, la Serbie et la Roumanie ? du rejet par les insurgés de la note Andrassy ? d'un massacre de chrétiens fait par les Musulmans fanatiques ? du choc de la rencontre, en Asie, de l'Angleterre et de la Russie, ou de quelque autre des cas de guerre en suspens ? Personne ne peut le prédire, comme personne ne sait qui souffrirait le plus des désastres d'une guerre générale. L. GOUGEON.

Mars 1876.

DEVANT LES COMITÉS

Le comité sur les chemins de fer a siégé le 28 mars et a pris en considération le bill concernant le pont Royal-Albert. M. Andrew Allan a comparu devant le comité et s'est opposé au projet. Il a allégué que la vélocité du courant serait considérablement augmentée par la pose de deux piles entre la rive nord du fleuve et l'île Sainte-Hélène, et que le danger serait plus grand pour descendre que pour monter ce courant.

M. Page, ingénieur en chef du département des travaux publics, croit que les objections faites au projet sont d'un caractère très-sérieux, attendu que l'endroit choisi se trouve être dans le plus fort du courant.

M. Legge dit que la compagnie adopterait pour plan la construction d'un pont entre Hochelaga et l'île Ronde, si on donne pour objection l'augmentation de la force du courant.

M. Mackenzie dit que ce plan a été examiné par les ingénieurs du gouvernement et qu'aucune opinion ne pourrait être donnée sur le sujet.

M. Holton dit qu'on ne saurait rien faire avant la session prochaine.

L'hon. John Young retire alors le bill.

L'hon. sénateur Cochrane, de Compton, s'est exprimé ainsi devant le comité de l'Agriculture :

"J'aimerais que l'on encourageât les manufactures du pays ; cela nous donnerait un marché où nous pourrions écouler nos produits agricoles. De cette façon, les cultivateurs obtiendraient de meilleurs prix que lorsqu'ils vendent leur grain pour l'exportation.

"Je suis tout à fait convaincu que, dans la province de Québec, la protection des manufactures serait à l'avantage des cultivateurs.

"Je ne m'oppose pas à ce qu'un droit soit imposé sur les grains bruts et sur la fleur, car je suis d'opinion que le cultivateur en retirera quelque profit ; en outre, ce droit encouragera la culture des grains. Je ne pense pas que le libre-échange avec les États-Unis soit à l'avantage des cultivateurs ; je préférerais un tarif de 20 par cent.

"Je crois que l'état de choses actuel porte préjudice à nos cultivateurs."

“ LE FOYER DOMESTIQUE ”

C'est le titre d'une nouvelle Revue mensuelle, dont la première livraison nous a été adressée par l'éditeur. La rédaction est entre les mains d'un comité d'écrivains catholiques, et une longue liste de collaborateurs orne l'intérieur du couvert. Nous saluons avec plaisir cette publication, qui ajoute aux attraits d'une excellente compilation, celui du bon marché qui la met à la portée de toutes les bourses, comme le dit l'annonce. En effet, 64 pages grand octavo par mois, soit 768 pages par année, pour \$2.00, n'est pas cher, et notre peuple d'un million devrait pouvoir soutenir au moins une revue semblable. Cependant, les fondateurs de ce recueil ne sont pas encore arrivés aux limites du bon marché, comme le démontre l'existence du journal populaire illustré, *L'Opinion Publique*. Car une de nos pages fait exactement deux de celles du *Foyer*, et comme nous en donnons 12 par semaine, nos 52 livraisons font 624 grandes pages, soit 1248 pages grandeur du *Foyer*, pour \$3.00, tandis que pour le même prix, le *Foyer* ne donne que 1152 pages. Mais aussi, que ne nous en a-t-il pas coûté d'établir et de maintenir cette *Opinion*, aujourd'hui si favorablement connue partout ! Nous souhaitons que notre nouveau confrère n'éprouve pas les mêmes déboires, et finisse par aussi bien réussir. Parmi 200,000 familles canadiennes, nous devrions chacun compter 20,000 abonnés : nous nous les souhaitons !

LE PONT ROYAL-ALBERT

L'opposition faite à ce pont tel que projeté a été si formidable, que l'ingénieur se voit forcé de reviser et remodeler ses plans. Il a l'assurance des hommes les plus influents de la Chambre que s'il revient, à la prochaine session, avec de nouveaux plans qui puissent anéantir les objections faites aujourd'hui, il obtiendra sans difficulté sa charte. Il est donc décidé de se mettre à l'œuvre et de préparer des dessins et devis avec l'intention de placer le trajet du pont plus bas que l'île Ronde, dans l'eau comparativement morte, vis-à-vis Hochelaga et Longueuil.

G. E. D.

Exposition Internationale de Philadelphie.

Notre gravure donne une excellente idée des dimensions du terrain et de la position relative des bâtisses de l'exposition. Au-dessous de chaque édifice se trouve, au pied de la gravure, une indication de l'usage auquel on le destine. Comme nous avons déjà donné en détail des vues et une description de ces bâtisses, il n'est pas nécessaire ici d'en dire plus long.

Le secrétaire de la commission canadienne, M. J. Perrault, est parti depuis quelques jours pour Philadelphie, afin d'y recevoir et placer dans le département canadien les objets envoyés par nos exposants. Chacun connaît son activité et son énergie intelligente. Nul doute qu'il ne dispose tout d'une manière qui fasse honneur au pays et qui plaise aux intéressés. Ceux qui auraient à lui écrire peuvent adresser leurs lettres comme suit : “ M. J. Perrault, Secrétaire de la Commission Canadienne, Exposition Universelle, Philadelphie.”

G. E. D.

Fin de la guerre civile en Espagne.

— La guerre civile est définitivement terminée en Espagne, et comme nous l'ont appris les dépêches télégraphiques, Don Carlos est entré en France par le pont d'Arnégny, sur la route qui conduit des vallées espagnoles d'Erro et de Roncevaux à Saint-Jean-Pied-de-Port. Probablement les restes de son armée ont cherché ou chercheront comme lui un refuge sur le territoire français. La dépêche qui constate l'entrée en France du prétendant ajoute que, dans une lettre adressée au général Pourcet, Don Carlos avait annoncé à l'avance son intention de demander à la France l'hospitalité.

Le gouvernement français, tout en accordant l'hospitalité au prétendant vaincu

et fugitif, lui interdit le séjour dans le voisinage de la frontière, et M. de Nadaillac, le préfet des Basses-Pyrénées, a dû l'inviter à gagner l'une des villes du nord ; un train spécial a même été mis à sa disposition. Ajoutons que l'administration et l'autorité militaire, à la disposition desquelles a été mis un fonctionnaire supérieur de la sûreté générale, ont pris toutes les mesures d'ordre nécessaires pour l'agglomération des Carlistes à la frontière. Ceux-ci sont dirigés dans diverses places d'internement du centre de la France. Le gouvernement aura ultérieurement à traiter avec le gouvernement espagnol au sujet des frais de cet internement, non-seulement pour les nouveaux arrivés, mais encore pour ceux qui sont depuis longtemps en France.

COLONISATION

M. le Rédacteur,

Je reçois chaque jour, et de toutes parts, une multitude de lettres sollicitant des informations sur cette colonie. Dans le but de diminuer, autant que possible, cette correspondance à laquelle je n'ai pas toujours le temps de répondre convenablement, je voudrais me servir de vos colonnes pour publier certains renseignements généraux qui me sont presque invariablement demandés.

Pour venir à la Patrie, on se rend d'abord à Sherbrooke sur la ligne du Grand Tronc. De Sherbrooke on se rend à Cookshire par le St. François et Mégantic International. Prix du passage (21 milles), 80 cts. A la station Cookshire, on trouve une diligence quotidienne qui attend les voyageurs pour les conduire directement à la Patrie. Prix du passage de Cookshire à la Patrie (21 milles), \$1.25, et 10 cts. par 100 livres de baggages ou effets.

En passant à Sherbrooke, les colons et visiteurs obtiendront gratuitement toutes espèces d'informations et seront assistés de toutes les manières possibles au bureau d'Elisée Noël, écrivain, notaire, qui a bien voulu se charger de me représenter dans la capitale des Cantons de l'Est.

Le train pour Cookshire laisse Sherbrooke dans l'après-midi, et la diligence arrive à La Patrie tous les soirs vers 10 heures.

La Patrie est le nom officiel de notre bureau de poste.

Les voyageurs trouvent ici des hôtels pour les loger.

Je conseille aux colons d'attendre, autant que possible, jusque vers le commencement de juin pour amener leurs familles, vu que les maisons ne peuvent se construire avant que le feu soit passé dans les abattis. La maison de réception, en attendant que ses dimensions le permettent, logera ceux qui ne pourront se conformer à ce conseil.

Une chose importante à noter et sur laquelle j'insiste fortement : tout le monde ne peut être admis indistinctement dans cette colonie. Outre les recommandations ordinaires, il faut posséder quelques ressources pécuniaires. Les circonstances exigent impérieusement la mise à exécution de cette partie du programme. Il y va de l'intérêt des colons eux-mêmes et de l'intérêt de cette colonie en général que chacun arrive ici avec quelques moyens. Il ne s'agit pas seulement de grouper en quelques mois un nombre considérable d'habitants. Il faut aussi songer à fonder une colonie dans des conditions de prospérité pour l'avenir ; or, pour en venir là, il ne faut pas que les colons nous viennent dans un état voisin de la mendicité.

Les colons qui se présenteront pour avoir des lots devront donc être en état de prouver qu'ils ont les moyens requis. Quant à la somme de moyens exigée, il est aussi difficile de préciser sur ce point ; mais on peut dire, en général, il faut qu'un homme ait au moins 12 piastres pour le premier versement sur son lot, pourvoir aux premiers frais d'installation et vivre jusqu'à la récolte de l'automne prochain sans s'endetter.

On dira peut-être que les colons peuvent défricher leurs propres lots, bâtir leurs maisons et gagner ainsi l'octroi de 140

piastres. A cette objection je répondrai que, même dans ce cas, quelqu'avancera loin de nuire. C'est que la généralité des lots colonisables dans nos trois cantons sont à se défricher à l'entreprise en ce moment. En sorte que ceux qui viendront ce printemps trouveront pour la plupart des terres avec des maisons bâties.

A propos de ces lots qui se défrichent actuellement, je tiens à donner une information qui m'est souvent demandée. Ces lots peuvent se concéder de suite comme les autres lots, mais les droits des entrepreneurs sont réservés, c'est-à-dire qu'ils peuvent finir leurs travaux et en toucher le prix ; mais rien n'empêche le colon, auquel tel lot est concédé, d'en prendre possession et d'y faire des défrichements additionnels pour son propre compte.

On me demande souvent quelle est la qualité du sol, s'il est propre à l'agriculture, s'il y a du bois de commerce, etc., etc. Mon opinion est que le sol est très-favorable à l'agriculture, et surtout à l'élevage du bétail, et en général je trouve que cette région offre des avantages réels à tous ceux qui veulent s'établir. C'est tellement le cas que je suis décidé de m'y fixer moi-même, et que je me propose d'y mettre tout mon avoir et tout mon temps dans une entreprise industrielle et commerciale, dès que j'aurai rempli la mission temporaire que le gouvernement m'a confiée.

J'espère, M. le Rédacteur, que vos confrères qui portent intérêt à cette colonie voudront bien reproduire ces quelques lignes.

Votre obéissant serviteur,

J. A. CHICOINE,

Agent de colonisation.

La Patrie, 11 mars 1876.

LE PARLEMENT FÉDÉRAL.

RÉSUMÉ DE LA QUINZAINE

Dans la séance du 20 mars, il s'est agi, après plusieurs questions et réponses officielles, de la nomination d'un comité chargé d'examiner s'il y a nécessité d'établir un bureau de statistiques sanitaires. L'hon. M. Mackenzie fait remarquer que cette question, à son avis, est du ressort des législatures locales, et donne à entendre que Montréal a bien besoin de législation sous le rapport de la santé publique. M. Workman entreprend la défense de Montréal, et donne les causes qui grossissent les retours de mortalité et qui sont étrangères à l'état sanitaire de la ville. Après quelque discussion, M. Mackenzie consent que la motion soit amendée et adoptée.

L'hon. M. Langevin propose que le comité permanent des privilèges et élections fasse une enquête sur la vérité de son avis, que l'hon. Joseph Cauchon a engagé un grand nombre d'hommes de la police riveraine de Québec et les a envoyés à Charlevoix pendant la dernière élection, sous le commandement de M. E. Trudelle, officier de douanes, pour se mêler illégalement de cette élection ; les frais de leur transport ont été à la charge de M. Cauchon, qui a promis qu'on les paierait.

M. Fréchette propose en amendement qu'un comité spécial soit nommé pour faire une enquête.

L'hon. M. Cauchon nie de nouveau l'accusation portée contre lui.

Après une discussion de plusieurs heures, dont les personnalités et des sujets étrangers à la motion firent presque seuls les frais, le comité fut nommé, consistant de MM. Langlois, Laurier, Laflamme, Aylmer, McDougall (Elgin), Palmer, Baby et Blanchet.

Et la chambre s'ajourne à 1 h. A. M.

La séance du 21 fut passée à la lecture de bills, dont le plus important est celui qui remet à 1880 l'enrôlement des volontaires de la réserve, et à l'examen des subsides en comité de la Chambre.

M. Jones (Leeds-Sud), dans la séance du 22, propose que l'on présente les copies des correspondances échangées au sujet de la violation apparente du Traité de Washington par les Américains, qui refusent aux Canadiens la libre navigation des canaux des Etats-Unis.

L'hon. M. Mackenzie n'y objecte pas pourvu que l'hon. membre amende sa motion en changeant les mots : “ violation apparente, ” etc., et substitue : “ procédés des Etats-Unis, ” etc. ; mais il avertit que la correspondance ne sera pas bien complète, comme les négociations sont encore ouvertes.

M. Laidlaw propose que l'on présente un état des sommes d'argent déposées au crédit de la Confédération canadienne dans les banques ou entre les mains d'agents financiers.

Il se plaint qu'il existe une grande différence entre les états publiés dans la *Gazette officielle* et les chiffres contenus dans le rapport du ministre des finances. Après discussion, la motion est adoptée.

Plusieurs bills privés sont lus une seconde fois.

M. Bourassa propose la seconde lecture de son bill pour amender l'acte de faillite de 1875.

Après une courte discussion, le vote est pris sur cette question ; 55 pour, 69 contre.

M. Taschereau propose la seconde lecture du bill pour amender l'acte de 1874 concernant les élections fédérales, et pour déclarer inéligibles aux élections de la Chambre des Communes tous ceux qui auront été déclarés tels aux élections locales.

Le bill est lu la seconde fois.

La Chambre se forme en comité des subsides et s'ajourne à 12.35.

Le 23, M. Costigan propose, secondé par M. Devlin, que, dans l'opinion de la chambre, le gouvernement devrait instituer une enquête au sujet des faits allégués dans la lettre écrite à l'Orateur par W. B. O'Donoghue, et portant la date du 26 fév. 1875. L'objet de sa motion est de faire inclure O'Donoghue dans l'amnistie accordée aux personnes impliquées dans les troubles du Nord-Ouest. MM. Costigan et Devlin parlèrent en faveur de la motion, l'hon. M. Blake et plusieurs autres s'y opposèrent. Les voix étant comptées, 30 furent pour et 136 contre.

La séance du 24 fut entièrement passée en comité des subsides, sauf la lecture de quelques bills privés.

Le 27, motion de M. Gordon pour faire observer plus strictement le dimanche par les employés publics. Il voudrait que les bureaux de poste, les canaux, etc., soient fermés complètement le dimanche. Le premier Ministre explique que le dimanche est observé aussi rigoureusement que possible, mais qu'il ne croit pas que l'on puisse empêcher de continuer sa route, le dimanche, un vaisseau chargé, par exemple, de marchandises périssables. Après quelques discours de part et d'autre, la motion est retirée.

M. Masson demande que l'on produise la correspondance relative aux casernes des Jésuites à Québec. Ces bâtisses doivent appartenir, dit-il, à la province de Québec. M. Mackenzie promet de placer devant la chambre la correspondance à ce sujet.

Le 28, M. De Cosmos, l'un des députés de la Colombie Anglaise, dans une motion d'amendement, accuse le gouvernement d'avoir rompu l'engagement pris par le Canada envers sa province de construire le chemin de fer du Pacifique. Il cite les dates des divers actes qui obligent la confédération, en foi et honneur, de commencer sans délai ce chemin. M. Charlton répond que l'intérêt de 10,000 habitants de la Colombie Anglaise ne peut l'emporter sur celui des 4,000,000 à l'est des Montagnes Rocheuses ; que la Colombie a reçu \$1,300,000 de plus qu'elle n'a apporté, et que la politique du gouvernement est sage et libérale. MM. Rymal et Workman s'opposent fortement à la construction du chemin de fer du Pacifique. La discussion dure jusqu'à 2 h. du matin, quand la motion de M. De Cosmos étant mise aux voix, elle ne reçoit que six votes affirmatifs.

M. Langlois présente, le 29, un bill pour empêcher que le pont de glace entre Québec et Lévis ne soit brisé.

Plusieurs bills sont lus une troisième fois, et de nombreuses demandes pour divers documents sont accordées.

M. Mackenzie, dans la séance du 30, propose que samedi prochain, la Chambre se forme en comité général pour examiner la résolution suivante :

“ Attendu que les devoirs ci-devant remplis par la Maison de la Trinité de Québec, dont le gardien était un officier salarié, incombent maintenant aux Commissaires du havre de Québec, il est nécessaire de statuer que les dits commissaires du havre peuvent de temps en temps approprier à même les revenus du havre, une somme n'excédant pas deux mille piastres au paiement d'une indemnité annuelle au président du bureau des commissaires du havre.”

Adopté.

Lorsque M. Cartwright propose que la Chambre se forme en comité des subsides, M. Colby propose en amendement qu'il soit résolu que, dans les intérêts du public, il est expédient que le droit de douane imposé sur le pétrole raffiné soit réduit de 15 centins par gallon, à un taux n'excédant pas 7½ centins par gallon.

M. Scriver seconde cette motion.

Après discussion, le vote est pris, avec ce résultat : 60 pour, 120 contre.

MM. Cimon et Gaudet se lèvent pour affirmer que la province de Québec est indignement traitée dans la répartition des deniers publics. Leurs discours sont bruyamment interrompus, et M. Masson s'en plaint à l'Orateur, qui semblait prendre les interruptions pour des applaudissements.

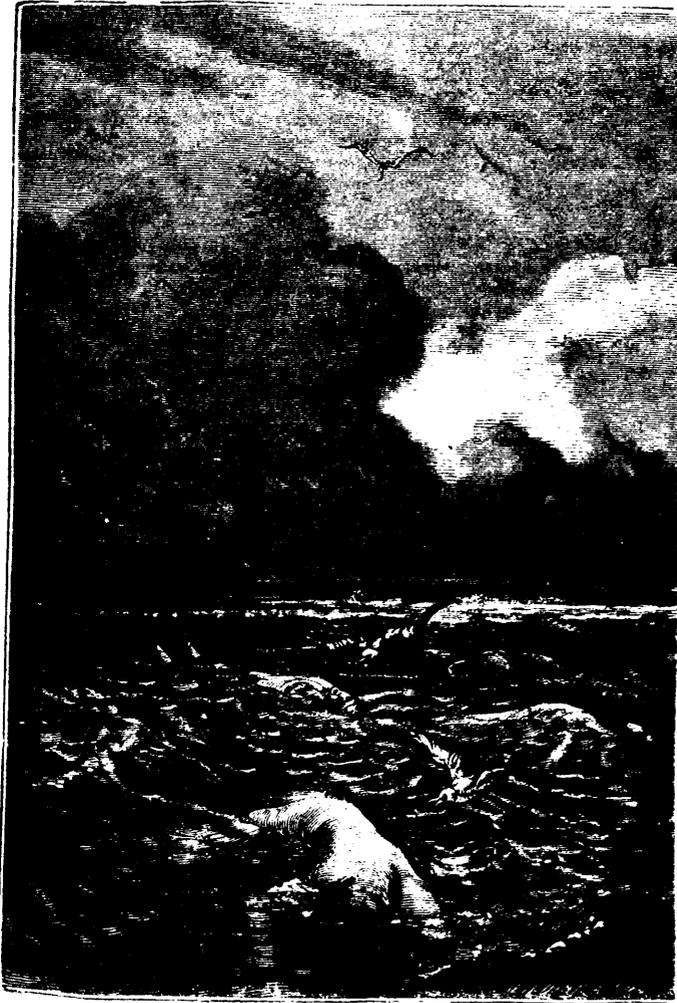
Le 31, l'hon. M. Mackenzie propose que la Chambre siège le samedi.

Lorsque M. Cartwright propose que la Chambre se forme en comité des subsides, M. Bowell se lève pour attirer de nouveau l'attention de la chambre à l'achat des lisses d'acier. Il se plaint que les documents demandés par M. Tupper n'ont pas été soumis à la chambre, et repasse toute la question. M. Mackenzie se défend, et l'amendement de M. Bowell :

“ Que l'Orateur ne laisse pas maintenant le fauteuil, mais qu'il soit résolu que l'achat, par le gouvernement, de 50,000 tonnes de lisses d'acier, sans le consentement préalable du parlement, est inconstitutionnel, et que cet achat est inopportun et imprudent, et a causé une grande perte d'argent au pays, ” étant mis aux voix, est négatif par un vote de 124 à 54.

La Chambre alors se forme en comité des subsides.

A propos de l'item \$2,810,000 pour le chemin de fer canadien du Pacifique, l'hon. M. Mackenzie prononce un discours qui est suivi d'une longue discussion, et la Chambre s'ajourne à 2.45.



Des cadavres flottaient (p. 149, col. II.)

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

—
CHAPITRE II

UNE NOUVELLE PROPOSITION DU CAPITAINE NEMO

Le 28 février, lorsque le *Nautilus* revint à midi à la surface de la mer, par 9° 4' de latitude nord, il se trouvait en vue d'une terre qui lui restait à huit milles dans l'ouest. J'observai tout d'abord une agglomération de montagnes, hautes de deux mille pieds environ, dont les formes se modelaient très-capricieusement. Le point terminé, je rentrai dans le salon, et lorsque le relèvement eut été reporté sur la carte, je reconnus que nous étions en présence de l'île de Ceyland, cette perle qui pend au lobe inférieur de la péninsule indienne.

J'allai chercher dans la bibliothèque quelque livre relatif à cette île, l'une des plus fertiles du globe. Je trouvai précisément un volume de Sir H. C., Esq., intitulé : *Ceylan and the Cingalese*. Rentré au salon, je notai d'abord les relevements de Ceyland, à laquelle l'antiquité avait prodigué tant de noms divers. Sa situation était entre 5° 55' et 9° 49' de latitude nord, et entre 79° 42' et 82° 4' de longitude à l'est du méridien de Greenwich ; sa longueur, deux cent soixante-quinze milles ; sa largeur maximum, cent cinquante milles ; sa circonférence, neuf cents milles ; sa superficie, vingt-quatre mille quatre cent quarante-huit



Je m'approchai de ce mollusque phénoménal (p. 161, col. I.)

milles, c'est-à-dire un peu inférieure à celle de l'Irlande.

Le capitaine Nemo et son second parurent en ce moment.

Le capitaine jeta un coup d'œil sur la carte. Puis, se retournant vers moi :

— L'île de Ceyland, dit-il, une terre célèbre par ses pêcheries de perles. Vous serait-il agréable, monsieur Aronnax, de visiter l'une de ses pêcheries ?

— Sans aucun doute, capitaine.

— Bien. Ce sera chose facile. Seulement, si nous voyons les pêcheries, nous ne verrons pas les pêcheurs. L'exploitation annuelle n'est pas encore commencée. N'importe. Je vais donner l'ordre de rallier le golfe de Manaar, où nous arriverons dans la nuit.

Le capitaine dit quelques mots à son second qui sortit aussitôt. Bientôt le *Nautilus* rentra dans son liquide élément, et le manomètre indiqua qu'il s'y tenait à une profondeur de trente pieds.

La carte sous les yeux, je cherchai alors ce golfe de Manaar. Je le trouvai par le neuvième parallèle, sur la côte nord-ouest de Ceyland. Il était formé par une ligne allongée de la petite île Manaar. Pour l'atteindre, il fallait remonter tout le rivage occidental de Ceyland.

— Monsieur le professeur, me dit alors le capitaine Nemo, on pêche des perles dans le golfe du Bengale, dans la mer des Indes, dans les mers de Chine et du Japon, dans les mers du sud de l'Amérique, au golfe de Panama, au golfe de Californie ; mais c'est à Ceyland que cette pêche obtient les plus beaux résultats. Nous arrivons un peu tôt, sans doute. Les pêcheurs ne se rassemblent que pendant le mois de mars au golfe de Manaar, et là, pendant trente jours, leurs trois cents bateaux se livrent à cette lucrative exploitation des trésors de la mer. Chaque bateau est monté par dix rameurs et par dix pêcheurs. Ceux-ci, divisés en deux groupes, plongent alternativement et descendent à une profondeur de douze mètres au moyen d'une lourde pierre qu'ils saisissent entre leurs pieds et qu'une corde rattache au bateau.

— Ainsi, dis-je, c'est toujours ce moyen primitif qui est encore en usage ?

— Toujours, me répondit le capitaine Nemo, bien que ces pêcheries appartiennent au peuple le plus industrieux du globe, aux Anglais, auxquels le traité d'Amiens les a cédées en 1802.

— Il me semble, cependant, que le scaphandre, tel que vous l'employez, rendrait de grands services dans une telle opération.

— Oui, car ces pauvres pêcheurs ne peuvent demeurer longtemps sous l'eau. L'Anglais Percival, dans son voyage à Ceyland, parle bien d'un Caire qui restait cinq minutes sans remonter à la surface, mais le fait me paraît peu croyable. Je sais que quelques plongeurs vont jusqu'à cinquante-sept secondes, et de très-habiles jusqu'à quatre-vingt-sept ; toutefois, ils sont rares, et, revenus à bord, ces malheureux rendent par le nez et les oreilles de l'eau teintée de sang. Je crois que la moyenne de temps que les pêcheurs peuvent supporter est de trente secondes, pendant lesquelles ils se hâtent d'entasser dans un petit filet toutes les huîtres perlières qu'ils arrachent ; mais, généralement, ces pêcheurs ne vivent pas vieux ; leur vue s'affaiblit ; des ulcérations se déclarent à leurs yeux ; des plaies se forment sur leur corps, et souvent même ils sont frappés d'apoplexie au fond de la mer.

— Oui, dis-je, c'est un triste métier, et qui ne sert qu'à la satisfaction de quelques caprices. Mais, dites-moi, capitaine, quelle quantité d'huîtres peut pêcher un bateau dans sa journée ?

— Quarante à cinquante mille environ. On dit même qu'en 1814, le gouvernement anglais ayant fait pêcher pour son propre compte, ses plongeurs, dans vingt journées de travail, rapportèrent soixante-seize millions d'huîtres.

— Au moins, demandai-je, ces pêcheurs sont-ils suffisamment rétribués ?

— A peine, monsieur le professeur. A Panama, ils ne gagnent qu'un dollar par semaine. Le plus souvent, ils ont un sol par huître qui renferme une perle, et combien en ramènent-ils qui n'en contiennent pas !

— Un sol à ces pauvres gens qui enrichissent leurs maîtres ! C'est odieux.

— Ainsi, monsieur le professeur, me dit le capitaine Nemo, vos compagnons et vous, vous visiterez le banc de Manaar, et si par hasard quelque pêcheur hâtif s'y trouve déjà, eh bien ! nous le verrons opérer.

— C'est convenu, capitaine.

— A propos, monsieur Aronnax, vous n'avez pas peur des requins ?

— Des requins ! m'écriai-je.

Cette question me parut, pour le moins, très-oiseuse.

— Eh bien ! reprit le capitaine Nemo.

— Je vous avouerai, capitaine, que je ne suis pas encore très-familiarisé avec ce genre de poissons.

— Nous y sommes habitués, nous autres, répliqua le capitaine Nemo, et avec le temps, vous vous y ferez. D'ailleurs, nous serons armés, et, chemin faisant, nous pourrions peut-être chasser quelque squal. C'est une chasse intéressante. Ainsi donc, à demain, monsieur le professeur, et de grand matin.

Cela dit d'un ton dégagé, le capitaine Nemo quitta le salon.

On vous inviterait à chasser l'ours dans les montagnes de la Suisse, que vous diriez : " Très-bien ! demain nous irons chasser l'ours." On vous inviterait à chasser le lion dans les plaines de l'Atlas, ou le tigre dans les jungles de l'Inde, que vous diriez : " Ah ! ah ! il paraît que nous



Ned Land brandissait son énorme harpon (p. 160, col. IV.)

allons chasser le tigre ou le lion !" Mais on vous inviterait à chasser le requin dans son élément naturel, que vous demanderiez peut-être à réfléchir avant d'accepter cette invitation.

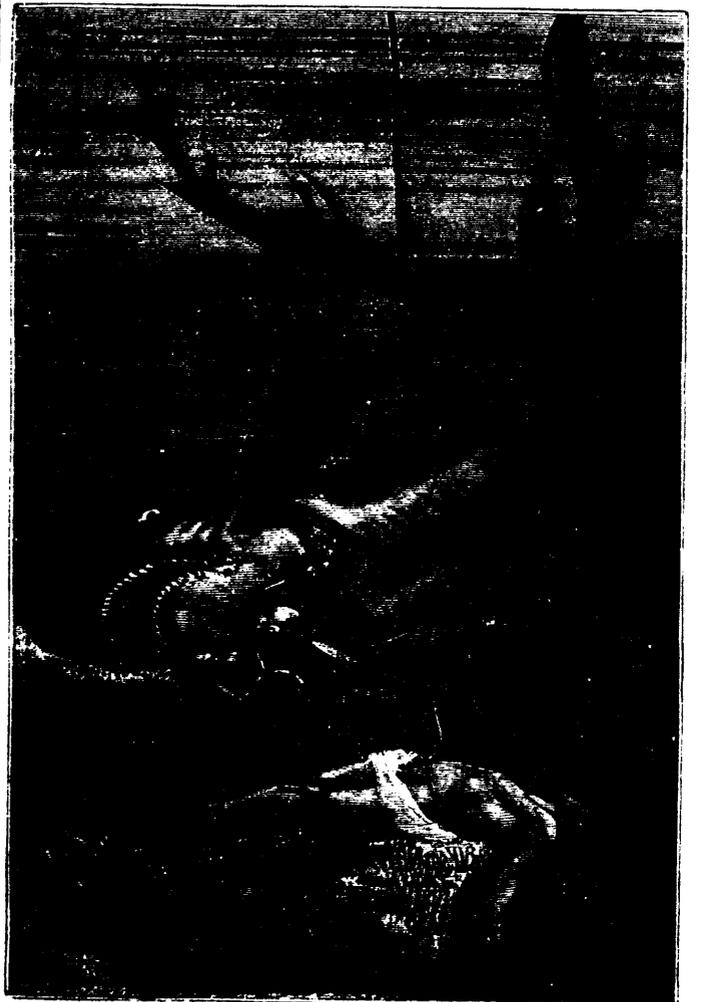
Pour moi, je passai ma main sur mon front où perlaient quelques gouttes de sueur froide.

— Réfléchissons, me dis-je, et prenons notre temps. Chasser des loutres dans les forêts sous-marines, comme nous l'avons fait dans les forêts de l'île Crespo, passe encore. Mais courir le fond des mers, quand on est à peu près certain d'y rencontrer des squales, c'est autre chose ! Je sais bien que dans certains pays, aux îles Andamènes particulièrement, les nègres n'hésitent pas à attaquer le requin, un poignard dans une main et un lacet dans l'autre, mais je sais aussi que beaucoup de ceux qui affrontent ces formidables animaux ne reviennent pas vivants ! D'ailleurs, je ne suis pas un nègre, et quand je serais un nègre, je crois que, dans ce cas, une légère hésitation de ma part ne serait pas déplacée.

Et me voilà rêvant de requins, songeant à ces vastes mâchoires armées de multiples rangées de dents, et capables de couper un homme en deux. Je me sentais déjà une certaine douleur autour des reins. Puis, je ne pouvais digérer le sans-çon avec lequel le capitaine avait fait cette déplorable invitation ! N'eût-on pas dit qu'il s'agissait d'aller traquer sous bois quelque renard inoffensif ?

— Bon ! pensai-je, jamais Conseil ne voudra venir, et cela me dispensera d'accompagner le capitaine.

Quant à Ned Land, j'avoue que je ne me sentais pas aussi sûr de sa



Un combat terrible s'engagea (p. 161, col. III.)

sagesse. Un péril, si grand qu'il fût, avait toujours un attrait pour sa nature batailleuse.

Je repris ma lecture du livre de Sirt, mais je le feuilletai machinalement. Je voyais, entre les lignes, des mâchoires formidablement ouvertes.

En ce moment, Conseil et le Canadien entrèrent, l'air tranquille et même joyeux. Ils ne savaient pas ce qui les attendait.

—Ma foi, monsieur, me dit Ned Land, votre capitaine Nemo—que le diable emporte!—vient de nous faire une très-aimable proposition.

—Ah! dis-je, vous savez...

—N'en déplaise à monsieur, répondit Conseil, le commandant du *Nautilus* nous a invités à visiter demain, en compagnie de monsieur, les magnifiques pêcheries de Ceylan. Il l'a fait en termes excellents et s'est conduit en véritable gentleman.

—Il ne vous a rien dit de plus?

—Rien, monsieur, répondit le Canadien, si ce n'est qu'il vous avait parlé de cette petite promenade.

—En effet, dis-je. Et il ne vous a donné aucun détail sur...?

—Aucun, monsieur le naturaliste. Vous nous accompagnerez, n'est-il pas vrai?

—Moi... sans doute! Je vois que vous y prenez goût, maître Land.

—Oui! c'est curieux, très-curieux.

—Dangereux peut-être! ajoutai-je d'un ton insinuant.

—Dangereux, répondit Ned Land, une simple excursion sur un banc d'huîtres!

Décidément le capitaine Nemo avait jugé inutile d'éveiller l'idée de requins dans l'esprit de mes compagnons. Moi, je les regardais d'un œil troublé, et comme s'il leur manquait déjà quelque membre. Devais-je les prévenir? Oui, sans doute, mais je ne savais trop comment m'y prendre.

—Monsieur, me dit Conseil, monsieur voudra-t-il nous donner des détails sur la pêche des perles?

—Sur la pêche elle-même, demandai-je, ou sur les incidents qui?...?

—Sur la pêche, répondit le Canadien. Avant de s'engager sur le terrain, il est bon de le connaître.

—Eh bien! asseyez-vous, mes amis, et je vais vous apprendre tout ce que l'Anglais Sirt vient de m'apprendre à moi-même.

Ned et Conseil prirent place sur un divan, et tout d'abord le Canadien me dit:

—Monsieur, qu'est-ce que c'est qu'une perle? —Mon brave Ned, répondis-je, pour le poète, la perle est une larme de la mer; pour les Orientaux, c'est une goutte de rosée solidifiée; pour les dames, c'est un bijou de forme oblongue, d'un éclat hyalin, d'une matière nacrée, qu'elles portent au doigt, au cou ou à l'oreille; pour le chimiste, c'est un mélange de phosphate et de carbonate de chaux avec un peu de gélatine, et enfin, pour les naturalistes, c'est une simple sécrétion malade de l'organe qui produit la nacre chez certains bivalves.

—Embranchement des mollusques, dit Conseil, classe des acéphales, ordre des testacés.

—Précisément, savant Conseil. Or, parmi ces testacés, l'oreille-de-mer iris, les turbots, les tridacnes, les pinnes-marines, en un mot tous ceux qui sécrètent la nacre, c'est-à-dire cette substance bleue, bleuâtre, violette ou blanche qui tapisse l'intérieur de leurs valves, sont susceptibles de produire des perles.

—Les moules aussi? demanda le Canadien.

—Oui! les moules de certains cours d'eau de l'Ecosse, du pays de Galles, de l'Irlande, de la Saxe, de la Bohême, de la France.

—Bon! on y fera attention, désormais, répondit le Canadien.

—Mais, repris-je, le mollusque par excellence qui distille la perle, c'est l'huître perlière, la *mélagriva Margaritifera*, la précieuse pintadine. La perle n'est qu'une concrétion nacrée qui se dispose sous une forme globuleuse. Ou elle adhère à la coquille de l'huître, ou elle s'incruste dans les plis de l'animal. Sur les valves, la perle est adhérente; sur les chairs, elle est libre. Mais elle a toujours pour noyau un petit corps dur, soit un ovule stérile, soit un grain de sable, autour duquel la matière nacrée se dépose en plusieurs années, successivement et par couches minces et concentriques.

—Trouve-t-on plusieurs perles dans une même huître? demanda le Canadien.

—Oui, mon garçon. Il y a de certaines pintadines qui forment un véritable écrin. On a même cité une huître, mais je me permets d'en douter, qui ne contenait pas moins de cent cinquante requins.

—Cent cinquante requins! s'écria Ned Land.

—Ai-je dit requins? m'écriai-je vivement. Je veux dire cent cinquante perles. Requins n'aurait aucun sens.

—En effet, dit Conseil. Mais monsieur nous apprendra-t-il maintenant par quels moyens on extrait ces perles?

—On procède de plusieurs façons, et souvent même, quand les perles adhèrent aux valves, les pêcheurs les arrachent avec des pinces. Mais, le plus communément, les pintadines sont étendues sur des nates de sparterie qui couvrent le rivage. Elles meurent ainsi à l'air libre, et, au bout de dix jours, elles se trouvent dans un état satisfaisant de putréfaction. On les plonge alors dans de vastes réservoirs d'eau de mer, puis on les ouvre et on les lave. C'est à ce moment que commence le double travail des rogneurs. D'abord, ils séparent les plaques de nacre connues dans le commerce sous le nom de *franche argentée*, de *bâtarde blanche* et de *bâtarde noire*, qui sont livrées par caisses de cent

vingt-cinq à cent cinquante kilogrammes. Puis, ils enlèvent le parenchyme de l'huître, ils le font bouillir, et ils le tamisent afin d'en extraire jusqu'aux plus petites perles.

—Le prix de ces perles varie suivant leur grosseur? demanda Conseil.

—Non-seulement selon leur grosseur, répondis-je, mais aussi selon leur forme, selon leur *couleur*, c'est-à-dire leur couleur, et selon leur *orient*, c'est-à-dire cet éclat chatoyant et diapré qui les rend si charmantes à l'œil. Les plus belles perles sont appelées perles vierges ou paragon; elles se forment isolément dans le tissu du mollusque; elles sont blanches, souvent opaques, mais quelquefois d'une transparence opaline, et le plus communément sphériques ou piriformes. Sphériques, elles forment les bracelets; piriformes, des pendeloques, et, étant les plus précieuses, elles se vendent à la pièce. Les autres perles adhèrent à la coquille de l'huître, et, plus irrégulières, elles se vendent au poids.

Enfin, dans un ordre inférieur se classent les petites perles, connues sous le nom de semences; elles se vendent à la mesure et servent plus particulièrement à exécuter des broderies sur les ornements d'église.

—Mais ce travail, qui consiste à séparer les perles selon leur grosseur, doit être long et difficile, dit le Canadien.

—Non, mon ami. Ce travail se fait au moyen de onze tamis ou cribles percés d'un nombre variable de trous. Les perles qui restent dans les tamis, qui comptent de vingt à quatre-vingts trous, sont de premier ordre. Celles qui ne s'échappent pas des cribles percés de cent à huit cents trous sont de second ordre. Enfin, les perles pour lesquelles l'on emploie les tamis percés de neuf cents à mille trous forment la semence.

—C'est ingénieux, dit Conseil, et je vois que la division, le classement des perles, s'opère mécaniquement. Et monsieur pourra-t-il nous dire ce que rapporte l'exploitation des bancs d'huîtres perlières?

—A s'en tenir au livre de Sirt, répondis-je, les pêcheries de Ceylan sont affermées annuellement pour la somme de trois millions de squales.

—De francs? reprit Conseil.

—Oui, de francs! Trois millions de francs, repris-je. Mais je crois que ces pêcheries ne rapportent plus ce qu'elles rapportaient autrefois. Il en est de même des pêcheries américaines, qui, sous le règne de Charles-Quint, produisaient quatre millions de francs, présentement réduits aux deux tiers. En somme, on peut évaluer à neuf millions de francs le rendement général de l'exploitation des perles.

—Mais, demanda Conseil, est-ce que l'on ne cite pas quelques perles célèbres qui ont été cotées à un très-haut prix?

—Oui, mon garçon. On dit que César offrit à Servillia une perle estimée à cent vingt mille francs de notre monnaie.

—J'ai même entendu raconter, dit le Canadien, qu'une certaine dame antique buvait des perles dans son vinaigre.

—Cléopâtre, riposta Conseil.

—Ça devait être mauvais, ajouta Ned Land.

—Détestable, ami Ned, répondit Conseil; mais un petit verre de vinaigre qui coûte quinze cents mille francs, c'est d'un joli prix.

—Je regrette de ne pas avoir épousé cette dame, dit le Canadien en manœuvrant son bras d'un air peu rassurant.

—Ned Land l'époux de Cléopâtre! s'écria Conseil.

—Mais j'ai dû me marier, Conseil, répondit sérieusement le Canadien, et ce n'est pas ma faute si l'affaire n'a pas réussi. J'avais même acheté un collier de perles à Kat Tender, ma fiancée, qui, d'ailleurs, en a épousé une autre. Eh bien, ce collier ne m'avait pas coûté plus d'un dollar et demi, et cependant—monsieur le professeur voudra bien me croire—les perles qui le composaient n'auraient pas passé par le tamis de vingt trous.

—Mon brave Ned, répondis-je en riant, c'étaient des perles artificielles, de simples globules de verre enduits à l'intérieur d'essence d'Orient.

—Eh! cette essence d'Orient, répondit le Canadien, cela doit coûter cher.

—Si peu que rien! Ce n'est autre chose que la substance argentée de l'écaille de l'ablette, recueillie dans l'eau et conservée dans l'ammoniaque. Elle n'a aucune valeur.

—C'est peut-être pour cela que Kat Tender en a épousé une autre, répondit philosophiquement maître Land.

—Mais, dis-je, pour en revenir aux perles de haute valeur, je ne crois pas que jamais souverain en ait possédé une supérieure à celle du capitaine Nemo.

—Celle-ci, dit Conseil, en montrant le magnifique bijou enfilé sous sa vitrine.

—Certainement, je ne me trompe pas en lui assignant une valeur de deux millions de... —Francs! dit vivement Conseil.

—Oui, dis-je, deux millions de francs, et, sans doute, elle n'aura coûté au capitaine que la peine de la ramasser.

—Eh! s'écria Ned Land, qui dit que demain, pendant notre promenade, nous ne rencontrerons pas sa pareille!

—Bah! fit Conseil.

—Et pourquoi pas?

—A quoi des millions nous serviraient-ils à bord du *Nautilus*?

—A bord, non, dit Ned Land, mais... ailleurs.

—Oh! ailleurs! fit Conseil en secouant la tête.

—Au fait, dis-je, maître Land a raison. Et si nous rapportons jamais en Europe ou en

Amérique une perle de quelques millions, voilà du moins qui donnera une grande authenticité, et, en même temps, un grand prix au récit de nos aventures.

—Je le crois, dit le Canadien.

—Mais, dit Conseil, qui revenait toujours au côté instructif des choses, est-ce que cette pêche des perles est dangereuse?

—Non, répondis-je vivement, surtout si l'on prend certaines précautions.

—Que risque-t-on dans ce métier? dit Ned Land: d'avaler quelques gorgées d'eau de mer?

—Comme vous dites, Ned. A propos, dis-je en essayant de prendre le ton dégagé du capitaine Nemo, est-ce que vous avez peur des requins, brave Ned?

—Moi, répondit le Canadien, un harponneur de profession! c'est mon métier de me moquer d'eux!

—Il ne s'agit pas, dis-je, de les pêcher avec un émerillon, de les hisser sur le pont d'un navire, de leur couper la queue à coups de hache, de leur ouvrir le ventre, de leur arracher le cœur et de le jeter à la mer!

—Alors, il s'agit de...?

—Oui, précisément.

—Dans l'eau?

—Dans l'eau.

—Ma foi, avec un bon harpon! Vous savez, monsieur, ces requins, ce sont des bêtes assez mal façonnées. Il faut qu'elles se retournent sur le ventre pour vous happer, et, pendant ce temps...

Ned Land avait une manière de prononcer le mot "happer" qui donnait froid dans le dos.

—Eh bien, et toi, Conseil, que penses-tu de ces squales?

—Moi, dit Conseil, je serai franc avec monsieur.

—A la bonne heure, pensai-je.

—Si monsieur affronte les requins, dit Conseil, je ne vois pas pourquoi son fidèle domestique ne les affronterait pas avec lui!

CHAPITRE III

UNE PERLE DE DIX MILLIONS

La nuit arriva. Je me couchai. Je dormis assez mal. Les squales jouèrent un rôle important dans mes rêves, et je trouvai très-juste et très-injuste à la fois cette étymologie qui fait venir le mot requin du mot "requiem."

Le lendemain, à quatre heures du matin, je fus réveillé par le steward que le capitaine Nemo avait spécialement mis à mon service. Je me levai rapidement, je m'habillai et je passai dans le salon.

Le capitaine Nemo m'y attendait.

—Monsieur Aronnax, me dit-il, êtes-vous prêt à partir?

—Je suis prêt.

—Veuillez me suivre.

—Et mes compagnons, capitaine?

—Ils sont prévenus et nous attendent.

—N'allons-nous pas revêtir nos scaphandres? demandai-je.

—Pas encore. Je n'ai pas laissé le *Nautilus* approcher de trop près cette côte, et nous sommes assez au large du banc de Manaar; mais j'ai fait parer le canot qui nous conduira au point précis de débarquement et nous épargnera un assez long trajet. Il emporte nos appareils de plongeurs, que nous revêtirons au moment où commencera cette exploration sous-marine.

Le capitaine Nemo me conduisit vers l'escalier central, dont les marches aboutissaient à la plate-forme. Ned et Conseil se trouvaient là, ébahis de "la partie de plaisir" qui se préparait. Cinq matelots du *Nautilus*, les avirons armés, nous attendaient dans le canot qui avait été bossé contre le bord.

La nuit était encore obscure. Des plaques de nuages couvraient le ciel et ne laissaient apercevoir que de rares étoiles. Je portai mes yeux du côté de la terre, mais je ne vis qu'une ligne trouble qui fermait les trois quarts de l'horizon du sud-ouest au nord-ouest. Le *Nautilus*, ayant remonté pendant la nuit la côte occidentale de Ceylan, se trouvait à l'ouest de la baie, ou plutôt de ce golfe formé par cette terre et l'île de Manaar. Là, sous les sombres eaux, s'étendait le banc de pintadines, inépuisable champ de perles dont la longueur dépasse vingt milles.

Le capitaine Nemo, Conseil, Ned Land et moi, nous primes place à l'arrière du canot. Le patron de l'embarcation se mit à la barre; ses quatre compagnons appuyèrent sur leurs avirons; la bosse fut larguée et nous débordâmes.

Le canot se dirigea vers le sud. Ses nageurs ne se pressaient pas. J'observai que leurs coups d'aviron, vigoureusement engagés sous l'eau, ne se succédaient que de dix secondes en dix secondes, suivant la méthode généralement usitée dans les marines de guerre. Tandis que l'embarcation courait sur son erre, les gouttelettes liquides frappaient en crépitant le fond noir des flots comme des bavures de plomb fondu. Une petite houle, venue du large, imprimait au canot un léger roulis, et quelques crêtes de lames clapotaient à son avant.

Nous étions silencieux. A quoi songeait le capitaine Nemo? Peut-être à cette terre dont il s'approchait, et qu'il trouvait trop près de lui; contrairement à l'opinion du Canadien, il était là en simple curieux.

Vers cinq heures et demie, les premières teintes de l'horizon accusèrent plus nettement la ligne supérieure de la côte. Assez plate dans l'est, elle se renflait un peu vers le sud. Cinq milles la séparait encore, et son rivage se confondait avec les eaux brumeuses. Entre

elle et nous, la mer était déserte. Pas un bateau, pas un plongeur. Solitude profonde sur ce lieu de rendez-vous des pêcheurs de perles. Ainsi que le capitaine Nemo me l'avait fait observer, nous arrivions un mois trop tôt dans ces parages.

A six heures, le jour se fit subitement, avec cette rapidité particulière aux régions tropicales, qui ne connaissent ni l'aurore ni le crépuscule. Les rayons solaires percèrent le rideau de nuages amoncelés sur l'horizon oriental, et l'astre radieux s'éleva rapidement.

Je vis distinctement la terre, avec quelques arbres épars çà et là.

Le canot s'avança vers l'île de Manaar, qui s'arrondissait dans le sud. Le capitaine Nemo s'était levé de son banc et observait la mer.

Sur un signe de lui, l'ancre fut mouillée, et la chaîne courut à peine, car le fond n'était pas à plus d'un mètre, et il formait en cette endroit l'un des plus hauts points du banc de pintadines. Le canot évita aussitôt sous la poussée du jusant qui portait au large.

"Nous voici arrivés, monsieur Aronnax, dit alors le capitaine Nemo. Vous voyez cette baie resserrée. C'est ici même que, dans un mois, se réuniront les nombreux bateaux de pêche des exploitants, et ce sont ces eaux que leurs plongeurs iront audacieusement fouiller. Cette baie est heureusement disposée pour ce genre de pêche. Elle est abritée des vents les plus forts, et la mer n'y est jamais très-houleuse, circonstance très-favorable au travail des plongeurs. Nous allons maintenant revêtir nos scaphandres, et nous commencerons notre promenade."

Je ne répondis rien, et tout en regardant ces flots suspects, aidés des matelots de l'embarcation, je commençai à revêtir mon lourd vêtement de mer. Le capitaine Nemo et mes deux compagnons s'habillaient aussi. Aucun des hommes du *Nautilus* ne devait nous accompagner dans cette nouvelle excursion.

Bientôt nous fûmes emprisonnés jusqu'au cou dans le vêtement de caoutchouc, et des bretelles fixèrent sur notre dos les appareils à air. Quant aux appareils Ruhmkorff, il n'en était pas question. Avant d'introduire ma tête dans sa capsule de cuivre, j'en fis l'observation au capitaine.

"Ces appareils nous seraient inutiles, me répondit le capitaine. Nous n'irons pas à de grandes profondeurs et les rayons solaires suffiront à éclairer notre marche. D'ailleurs, il n'est pas prudent d'emporter sous ces eaux une lanterne électrique. Son éclat pourrait attirer inopinément quelque dangereux habitant de ces parages."

Pendant que le capitaine Nemo prononçait ces paroles, je me retournai vers Conseil et Ned Land. Mais ces deux amis avaient déjà emboîté leur tête dans la calotte métallique, et ils ne pouvaient ni entendre ni répondre.

Une dernière question me restait à adresser au capitaine Nemo:

"Et nos armes, lui demandai-je, nos fusils? —Des fusils! à quoi bon? Vos montagnards n'attaquent-ils pas l'ours un poignard à la main, et l'acier n'est-il pas plus sûr que le plomb? Voici une lame solide. Passez-la à votre ceinture et partons."

Je regardai mes compagnons. Ils étaient armés comme nous, et, de plus, Ned Land brandissait un énorme harpon qu'il avait déposé dans le canot avant de quitter le *Nautilus*.

Puis, suivant l'exemple du capitaine, je me laissai coiffer de la pesante sphère de cuivre, et nos réservoirs à air furent immédiatement mis en activité.

Un instant après, les matelots de l'embarcation nous débarquaient les uns après les autres, et, par un mètre et demi d'eau, nous prenions pied sur un sable uni. Le capitaine Nemo nous fit un signe de la main. Nous le suivîmes, et par une pente douce nous disparûmes sous les flots.

Là, les idées qui obsédaient mon cerveau m'abandonnèrent. Je redevins étonnamment calme. La facilité de mes mouvements accrût ma confiance, et l'étrangeté du spectacle captiva mon imagination.

Le soleil envoyait déjà sous les eaux une clarté suffisante. Les moindres objets restaient perceptibles. Après dix minutes de marche, nous étions par cinq mètres d'eau, et le terrain devenait à peu près plat.

Sur nos pas, comme des compagnies de bé-cassines dans un marais, se levaient des volées de poissons curieux du genre des monoptères, dont les sujets n'ont d'autre nageoire que celle de la queue. Je reconnus le javanais, véritable serpent long de huit décimètres, au ventre livide, que l'on confondrait facilement avec le congre sans les lignes d'or de ses flancs. Dans le genre des stromatées, dont le corps est très-comprimé et ovale, j'observai des parus aux couleurs éclatantes portant comme une faux leur nageoire dorsale, poissons comestibles qui, séchés et marinés, forment un mets excellent connu sous le nom de *karawade*; puis des tranquebars, appartenant au genre des apsihroïdes, dont le corps est recouvert d'une cuirasse écaillée à huit pans longitudinaux.

Cependant l'élevation progressive du soleil éclairait de plus en plus la masse des eaux. Le sol changeait peu à peu. Au sable fin succédait une véritable chaussée de rochers arrondis, revêtus d'un tapis de mollusques et de zoophytes. Parmi les échantillons de ces deux embranchements, je remarquai des placènes à valves minces et inégales, sorte d'ostracées particulières à la mer Rouge et à l'Océan Indien, des lucines orangées à coquille orbiculaire, des tarières subulées, quelques-unes de ces pourpres persiques qui fournissent au *Nautilus* une teinture admirable, des rochers cornus, longs de

quinze centimètres, qui se dressaient sous les flots comme des mains prêtes à vous saisir, des turbinelles cornières, toutes hérissées d'épines, des lingules hyantes, des anatinés, coquillages comestibles qui alimentent les marchés de l'Indoustan, des pélagies panopyres, légèrement lumineuses, et enfin d'admirables oculines flabelliformes, magnifiques éventails qui forment l'une des plus riches arborisations de ces mers.

Au milieu de ces plantes vivantes et sous les berceaux d'hydrophytes couraient de gauches légions d'articulés, particulièrement des ramines dentées, dont la carapace représente un triangle un peu arrondi, des birgues spéciales à ces parages, des parthenopes horribles, dont l'aspect répugnait aux regards. Un animal non moins hideux que je rencontrai plusieurs fois, ce fut ce crabe énorme observé par M. Darwin, auquel la nature a donné l'instinct et la force nécessaire pour se nourrir de noix de cocos ; il grimpe aux arbres du rivage, il fait tomber la noix qui se fend dans sa chute, et il l'ouvre avec ses puissantes pinces. Ici, sous ces flots clairs, ce crabe courait avec une agilité sans pareille, tandis que des chélonées franches, de cette espèce qui fréquente les côtes du Malabar, se déplaçaient lentement entre les roches ébranlées.

Vers sept heures, nous arpentions enfin le banc des pintadines, sur lequel les huîtres perlées se reproduisent par millions. Ces mollusques précieux adhéraient aux rocs et y étaient fortement attachés par ce byssus de couleur brune qui ne leur permet pas de se déplacer. En quoi ces huîtres sont inférieures aux moules elles-mêmes, auxquelles la nature n'a pas refusé toute faculté de locomotion.

La pintadine *melanogrina*, la mère perle, dont les valves sont à peu près égales, se présente sous la forme d'une coquille arrondie, aux épaisses parois, très-rugueuses à l'extérieur. Quelques-unes de ces coquilles étaient feuilletées et sillonnées de bandes verdâtres qui rayonnaient de leur sommet. Elles appartenaient aux jeunes huîtres. Les autres, à surface rude et noire, vieilles de dix ans et plus, mesuraient jusqu'à quinze centimètres de largeur.

Le capitaine Nemo me montra de la main cet amoncellement prodigieux de pintadines, et je compris que cette mine était véritablement inépuisable, car la force créatrice de la nature l'emporte sur l'instinct destructif de l'homme. Ned Land, fidèle à cet instinct, se hâta d'emplier des plus beaux mollusques un filet qu'il portait à son côté.

Mais nous ne pouvions nous arrêter. Il fallait suivre le capitaine qui semblait se diriger par des sentiers connus de lui seul. Le sol remontrait sensiblement, et parfois mon bras, que j'élevais, dépassait la surface de la mer. Puis le niveau du banc rabaisait capricieusement. Souvent nous tournions de hauts rocs effilés en pyramidions. Dans leurs sombres anfractuosités de gros crustacés, pointés sur leurs hautes pattes comme des machines de guerre, nous regardaient de leurs yeux fixes, et sous nos pieds rampaient des myriades, des glycères, des aricelles et des annélides, qui allongeaient démesurément leurs antennes et leurs cyrrhes tentaculaires.

En ce moment s'ouvrit devant nos pas une vaste grotte, creusée dans un pittoresque entassement de rochers tapissés de toutes les hautes-lisses de la flore sous-marine. D'abord, cette grotte me parut profondément obscure. Les rayons solaires semblaient s'y éteindre par dégradations successives. Sa vague transparence n'était plus que de la lumière noyée.

Le capitaine Nemo y entra. Nous après lui. Mes yeux s'accoutumèrent bientôt à ces ténèbres relatives. Je distinguai les retombées si capricieusement contournées de la voûte que supportaient des piliers naturels, largement assis sur leur base granitique, comme les lourdes colonnes de l'architecture toscane. Pourquoi notre incompréhensible guide nous entraîna-t-il au fond de cette crypte sous-marine ? J'allais le savoir avant peu.

Après avoir descendu une pente assez raide, nos pieds foulèrent le fond d'une sorte de puits circulaire. Là, le capitaine Nemo s'arrêta, et de la main il nous indiqua un objet que je n'avais pas encore aperçu.

C'était une huître de dimension extraordinaire, une tridacne gigantesque, un bénéfiter qui eût contenu un lac d'eau sainte, une vasque dont la largeur dépassait deux mètres, et consécutivement plus grande que celle qui ornait le salon du *Nautilus*.

Je m'approchai de ce mollusque phénoménal. Par son byssus il adhérait à une table de granit, et là il se développait isolément dans les eaux calmes de la grotte. J'estimai le poids de cette tridacne à trois cents kilogrammes. Or, une telle huître contient quinze kilos de chair, et il faudrait l'estomac d'un Gargantua pour en absorber quelques douzaines.

Le capitaine Nemo connaissait évidemment l'existence de ce bivalve. Ce n'était pas la première fois qu'il le visitait, et je pensais qu'en nous conduisant en cet endroit il voulait seulement nous montrer une curiosité naturelle. Je me trompais. Le capitaine Nemo avait un intérêt particulier à constater l'état actuel de cette tridacne.

Les deux valves du mollusque étaient entr'ouvertes. Le capitaine s'approcha et introduisit son poignard entre les coquilles pour les empêcher de se rabattre ; puis, de la main, il souleva la tunique membraneuse et frangea sur ses bords qui formaient le manteau de l'animal.

Là, entre les plis foliacés, je vis une perle libre dont la grosseur égalait celle d'une noix de cocotier. Sa forme globuleuse, sa limpidité parfaite, son orient admirable en faisaient un

bijou d'un inestimable prix. Emporté par la curiosité, j'étendis la main pour la saisir, pour la peser, pour la palper ! Mais le capitaine m'arrêta, fit un signe négatif, et, retirant son poignard par un mouvement rapide, il laissa les deux valves se refermer subitement.

Je compris alors quel était le dessein du capitaine Nemo. En laissant cette perle enfouie sous le manteau de la tridacne, il lui permettait de s'accroître insensiblement. Avec chaque année la sécrétion du mollusque y ajoutait de nouvelles couches concentriques. Seul, le capitaine connaissait la grotte où "mûrissait" cet admirable fruit de la nature ; seul il l'élevait pour ainsi dire, afin de la transporter un jour dans son précieux musée. Peut-être même, suivant l'exemple des Chinois et des Indiens, avait-il déterminé la production de cette perle en introduisant sous les plis du mollusque quelque morceau de verre et de métal, qui s'était peu à peu recouverte de la matière nacrée. En tout cas, comparant cette perle à celles que je connaissais déjà, à celles qui brillaient dans la collection du capitaine, j'estimai sa valeur à dix millions de francs au moins. Superbe curiosité naturelle et non bijou de luxe, car je ne sais quelles oreilles féminines auraient pu la supporter.

La visite à l'opulente tridacne était terminée. Le capitaine Nemo quitta la grotte et nous remontâmes sur le banc de pintadines, au milieu de ces eaux claires que ne troublait pas encore le travail des plongeurs.

Nous marchions isolément, en vénérables flâneurs, chacun s'arrêtant ou s'éloignant au gré de sa fantaisie. Pour mon compte, je n'avais plus aucun souci des dangers que mon imagination avait exagérés si ridiculement. Le haut-fond se rapprochait sensiblement de la surface de la mer, et bientôt par un mètre d'eau ma tête dépassa le niveau océanique. Conseil me rejoignit, et collant sa grosse capsule à la mienne, il me fit des yeux un salut amical. Mais ce plateau élevé ne mesurait que quelques toises, et bientôt nous fûmes rentrés dans notre élément. Je crois avoir maintenant le droit de le qualifier ainsi.

Dix minutes après, le capitaine Nemo s'arrêtait soudain. Je crus qu'il faisait halte pour retourner sur ses pas. Non. D'un geste, il nous ordonna de nous blottir près de lui au fond d'une large anfractuosité. Sa main se dirigea vers un point de la masse liquide, et je regardai attentivement.

A cinq mètres de moi, une ombre apparut et s'abaissa jusqu'au sol. L'inquiétante idée des requins traversa mon esprit. Mais je me trompais, et, cette fois encore, nous n'avions pas affaire aux monstres de l'océan.

C'était un homme, un homme vivant, un Indien, un noir, un pêcheur, un pauvre diable, sans doute, qui venait glaner avant la récolte. J'apercevais les fonds de son canot mouillé à quelques pieds au-dessus de sa tête. Il plongea, et remontait successivement. Une pierre taillée en pain de sucre et qu'il serrait du pied, tandis qu'une corde le rattachait à son bateau, lui servait à descendre plus rapidement au fond de la mer. C'était là tout son outillage. Arrivé au sol, par cinq mètres de profondeur environ, il se précipitait à genoux et remplissait son sac de pintadines ramassées au hasard. Puis il remontait, vidait son sac, ramenait sa pierre, et recommençait son opération, qui ne durait que trente secondes.

Ce plongeur ne nous voyait pas. L'ombre du rocher nous déroba à ses regards. Et d'ailleurs, comment ce pauvre Indien aurait-il jamais supposé que des hommes, des êtres semblables à lui, fussent là, sous les eaux, épiant ses mouvements, ne perdant aucun détail de sa pêche !

Plusieurs fois, il remonta ainsi et plongea de nouveau. Il ne rapportait pas plus d'une dizaine de pintadines à chaque plongée, car il fallait les arracher du banc auquel elles s'accrochaient par leur robuste byssus. Et combien de ces huîtres étaient privées de ces perles pour lesquelles il risquait sa vie !

Je l'observais avec une attention profonde. Sa manœuvre se faisait régulièrement, et pendant une demi-heure, aucun danger ne parut le menacer. Je me familiarisais donc avec le spectacle de cette pêche intéressante, quand, tout d'un coup, à un moment où l'Indien était agenouillé sur le sol, je lui vis faire un geste d'effroi, se relever et prendre son élan pour remonter à la surface des flots.

Je compris son épouvante. Une ombre gigantesque apparaissait au-dessus du malheureux plongeur. C'était un requin de grande taille qui s'avavançait diagonalement, l'œil en feu, les mâchoires ouvertes !

J'étais muet d'horreur, incapable de faire un mouvement.

Le vorace animal, d'un vigoureux coup de nageoire, s'élança vers l'Indien, qui se jeta de côté et évita la morsure du requin, mais non le battement de sa queue, car cette queue, le frappant à la poitrine, l'étendit sur le sol.

Cette scène avait duré quelques secondes à peine. Le requin revint, et, se retournant sur le dos, il s'appretait à couper l'Indien en deux, quand je sentis le capitaine Nemo, posté près de moi, se lever subitement. Puis, son poignard à la main, il marcha droit au monstre, prêt à lutter corps à corps avec lui.

Le squalo, au moment où il allait happer le malheureux pêcheur, aperçut son nouvel adversaire, et, se replaçant sur le ventre, il se dirigea rapidement vers lui.

Je vois encore la pose du capitaine Nemo. Replié sur lui-même, il attendait avec un admirable sang-froid le formidable squalo, et lorsque celui-ci se précipita sur lui, le capitaine, se je-

tant de côté avec une prestesse prodigieuse, évita le choc et lui enfonça son poignard dans le ventre. Mais tout n'était pas dit. Un combat terrible s'engagea.

Le requin avait rugi, pour ainsi dire. Le sang sortait à flots de ses blessures. La mer se teignit de rouge, et, à travers ce liquide opaque, je ne vis plus rien.

Puis rien, jusqu'au moment où, dans une éclaircie, j'aperçus l'audacieux capitaine, cramponné à l'une des nageoires de l'animal, luttant corps à corps avec le monstre, labourant de coups de poignards le ventre de son ennemi, sans pouvoir toutefois porter le coup définitif, c'est-à-dire l'atteindre en plein cœur. La squalo, se débattant, agitait la masse des eaux avec furie, et leurs remous menaçait de me renverser.

J'aurais voulu courir au secours du capitaine. Mais, cloué par l'horreur, je ne pouvais remuer.

Je regardais, l'œil hagard. Je voyais les phases de la lutte se modifier. Le capitaine tomba sur le sol, renversé par la masse énorme qui pesait sur lui. Puis, les mâchoires du requin s'ouvrirent démesurément comme une cisaille d'usine, et c'en était fait du capitaine si, prompt comme la pensée, son harpon à la main, Ned Land, se précipitant vers le requin, ne l'eût frappé de sa terrible pointe.

Les flots s'imprégnèrent d'une masse de sang. Ils s'agitèrent sous les mouvements du squalo qui les battait avec une indescriptible fureur. Ned Land n'avait pas manqué son but. C'était le rôle du monstre. Frappé au cœur, il se débattait dans des spasmes épouvantables, dont le contre-coup renversa Conseil.

Cependant, Ned Land avait dégagé le capitaine. Celui-ci, relevé sans blessures, alla droit à l'Indien, coupa vivement la corde qui le liait à sa pierre, le prit dans ses bras et, d'un vigoureux coup de talon, il remonta à la surface de la mer.

Nous le suivimes tous trois, et, en quelques instants, miraculeusement sauvés, nous atteignions l'embarcation du pêcheur.

Le premier soin du capitaine Nemo fut de rappeler ce malheureux à la vie. Je ne savais s'il réussirait. Je l'espérais, car l'immersion de ce pauvre diable n'avait pas été longue. Mais le coup de queue du requin pouvait l'avoir frappé à mort.

Heureusement, sous les vigoureuses frictions de Conseil et du capitaine, je vis, peu à peu, le noyé revenir au sentiment. Il ouvrit les yeux. Quelle dut être sa surprise, son épouvante même, à voir les quatre grosses têtes de cuivre qui se penchaient sur lui !

Et surtout, que dut-il penser, quand le capitaine Nemo, tirant d'une poche de son vêtement un sachet de perles, le lui eut mis dans la main ? Cette magnifique amoune de l'homme des eaux au pauvre Indien de Ceylan fut acceptée par celui-ci d'une main tremblante. Ses yeux éfarés indiquaient le reste qu'il ne savait à quels êtres surhumains il devait à la fois la fortune et la vie.

Sur un signe du capitaine, nous regagnâmes le banc de pintadines, et, suivant la route déjà parcourue, après une demi-heure de marche, nous rencontrâmes l'ancre qui rattachait au sol le canot du *Nautilus*.

Une fois embarqués, chacun de nous, avec l'aide des matelots, se débarrassa de sa lourde carapace de cuivre.

La première parole du capitaine Nemo fut pour le Canadien.

"Merci, maître Land, lui dit-il. — C'est une revanche, capitaine, répondit Ned Land. Je vous devais cela."

Un pâle sourire glissa sur les lèvres du capitaine, et ce fut tout.

"Au *Nautilus*," dit-il. L'embarcation vola sur les flots. Quelques minutes plus tard, nous rencontrâmes le cadavre du requin qui flottait.

A la couleur noire marquant l'extrémité de ses nageoires, je reconnus le terrible mélanoptère de la mer des Indes, de l'espèce des requins proprement dits. Sa longueur dépassait vingt-cinq pieds ; sa bouche énorme occupait le tiers de son corps. C'était un adulte, ce qui se voyait aux six rangées de dents, disposées en triangles isocèles sur la mâchoire supérieure.

Conseil le regardait avec un intérêt tout scientifique, et je suis sûr qu'il le rangeait, non sans raison, dans la classe des cartilagineux, ordre des chondroptérygiens à branchies fixes, famille des sélaciens, genre des squales.

Pendant que je considérais cette masse inerte, une douzaine de ces voraces mélanoptères apparurent tout d'un coup autour de l'embarcation ; mais, sans se préoccuper de nous, ils se jetèrent sur le cadavre et s'en disputèrent les lambeaux.

A huit heures et demie, nous étions de retour à bord du *Nautilus*.

Là, je me pris à réfléchir sur les incidents de notre excursion au banc de Manaar. Deux observations s'en dégagèrent inévitablement. L'une, portant sur l'audace sans pareille du capitaine Nemo, l'autre sur son dévouement pour un être humain, l'un des représentants de cette race qu'il fuyait sous les mers. Quoi qu'il en soit, cet homme étrange n'était pas parvenu encore à tuer son cœur tout entier.

Lorsque je lui fis cette observation, il me répondit d'un ton légèrement ému :

"Cet Indien, monsieur le professeur, c'est un habitant du pays des opprimés, et je suis encore, et, jusqu'à mon dernier souffle, je serai de ce pays-là !"

(A continuer.)

A TRAVERS LA VIE

Ah ! que nous dédaignons les dons que nous apporte
Chaque saison qui passe ! et ses fruits et ses fleurs,
Nous les laissons tomber ; et fermant notre porte,
Nous aimons mieux chercher notre idéal ailleurs !

Puis d'un bonheur passé notre âme se chagrine ;
Et nous portons le deuil des plaisirs disparus.
Sans voir qu'à tout moment le bonheur illumine
Nos pénibles sentiers chaque jour parcourus.

C'est ainsi que vieillit notre âme inassouvie ;
Mais quand dans la maison viennent les tristes jours,
Où le cercueil a clos les phases de la vie,
Nous allons soupirant : " Hélas ! c'est pour toujours ! "

St. Roch de Québec, 1876.

J. AUGER.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Il est bien permis d'adoucir un peu les privations du carême, et par quelques friandises faites à propos d'aider tout le monde à en supporter les rigueurs. Mais je sais bien qu'à la ville, nos élégantes me diront : Mais je n'ai qu'à passer chez Alexander ou chez McWilliams, et à commander toutes ces petites friandises. Oui, madame, je reconnais la justesse de votre raisonnement, mais, à la campagne, on n'a pas de ces ressources inépuisables, et puis à la ville comme à la campagne, un gâteau pétri de vos jolies mains acquerra une valeur qui triplera pour les êtres qui vous aiment et vous chérissent : père, frère et époux préféreront de beaucoup le biscuit de Savoie préparé par vous à celui des plus habiles faiseurs. Donc, à l'œuvre !

BISCUIT DE SAVOIE.—Séparez avec beaucoup de soin les jaunes de 10 œufs, mettez-les dans une terrine avec une livre de sucre et le zeste d'un citron que vous avez râpé sur le sucre avant de le mettre en poudre, battez bien le tout, et ajoutez-y un quart de farine de pommes de terre et autant de farine de blé séchée au four, de la fleur d'orange pralinée et hachée fin en battant encore le tout.

Fouettez dans une autre terrine les blancs de façon à ce qu'ils soient assez durs pour supporter une pièce de 2 francs. Mêlez ces blancs avec les jaunes, en continuant de fouetter avec une verge *ad hoc*.

À l'avance, vous avez dû beurrer un moule ou une casserole et saupoudrer ce beurre de sucre, mettez-y votre pâte en ayant bien soin qu'elle ne remplisse que la moitié du moule. Mettez au four si vous pouvez, ou, à défaut, sur un feu très-couvert avec feu vif sur le four de campagne qui doit recouvrir le moule. Celui-ci doit autant que possible être de forme élégante et mouvementée.

On peut glacer avec du rhum ou du kirsch ce gâteau, le garnir de cerises et autres fruits confits, et il sera d'une précieuse ressource pour les plats du carême, d'autant plus qu'il ne s'altère qu'au bout de quelques jours.

GATEAU DE MADELEINE.—Voici un autre entremets qui est tout aussi goûté, et se conserve comme le précédent.

Faites chauffer dans un plat un demi-quart de beurre frais. Quand il est bien fondu, ajoutez un quart de farine, un quart de sucre, la moitié d'un zeste de citron râpé, une cuillerée de fleur d'orange, 3 jaunes d'œufs, mélangez le tout ensemble de façon à faire une pâte homogène, mettez le tout cuire sous un four de campagne à feu modéré ; cette pâte peut se couler dans de petits moules en forme de coquilles.

MACARONS.—Préparez des amandes douces, émondez-les et les pilez dans un mortier pour en faire une pâte fine en les délayant peu à peu avec des blancs d'œufs.

Mêlez-les avec du sucre en poudre, de la râpure de citron et quelques blancs d'œufs ; battez le tout, et avec une spatule en bois vous étendez cette pâte sur du papier, en grosseur d'une petite noix. Glacez et faites cuire au four très-doux.

PENSÉES CHRÉTIENNES

—La principale étude du chrétien doit être de méditer sur la vie de Jésus-Christ.

—La doctrine de Jésus-Christ surpasse en sagesse celle de tous les philosophes, et celui qui la pratique y trouve une grande douceur.

—La science et l'éloquence ne justifient point l'homme ; une vie vertueuse peut seule le sauver.

—C'est une vanité que de rechercher les richesses, les honneurs, les plaisirs, qui passent si tôt, et de négliger la vie éternelle.

—Celui qui obéit à ses sens souille sa conscience, perd l'amitié de Dieu, et met en péril son salut éternel.

—Un pauvre mendiant qui sert Dieu vaut mieux qu'un philosophe superbe qui néglige son salut.

—Celui qui se connaît lui-même ne peut que se mépriser, et les louanges des hommes ne le porteront point à l'orgueil.

—La science ne vaut rien sans la charité ; car Dieu jugera l'homme d'après ses œuvres.

—Quelque savant qu'on se croit, on peut être assuré qu'on ignore encore plus de choses qu'on n'en connaît.

—L'homme sage estime son prochain et n'a aucune bonne opinion de lui-même.

—Si vous voyez un homme tomber, ne le jugez pas, car vous ne savez pas quand le pied vous manquera.

—L'homme recueilli et simple de cœur perçoit les vérités sublimes qui échappent à celui qui est toujours en proie à une vaine curiosité.



MARCHE D'UN CORPS DE TROUPES ALPHONSISTES, A TRAVERS LA NEIGE.
Fortes carlistes de Mendiveerch, Arrizasa et Yencacquin.
Fort alphonseiste d'Iguaso.



LA FIN DE L'INSURRECTION CARLISTE

TYPES DE PRISONNIERS CARLISTES.
Fort alphonseiste d'Oñamendi.
Fortes alphonseistes de Santa Barbara et de Malloviales.



UN CONVOI DE PRISONNIERS CARLISTES.
Fort de Sant cap: Mendil.
Batterie castrale de Bayn.



Village d'Umbil.

Riviere l'Oba.

Village de Lascie.

REDOUTE CARLISTE DU MONT BURUNZA.

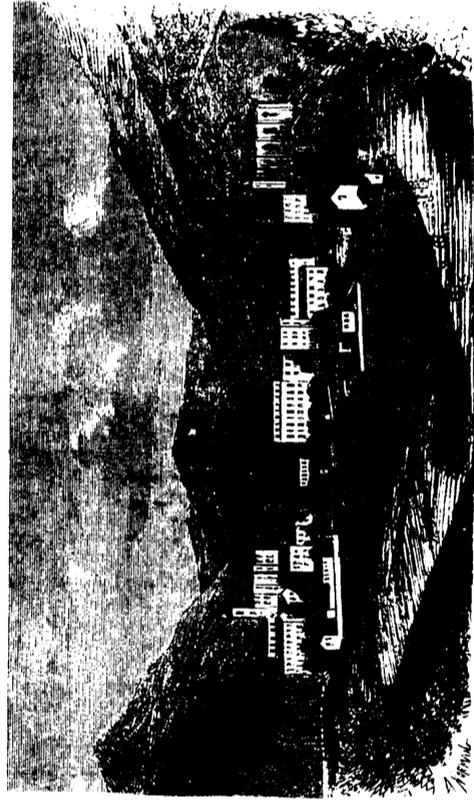
Ville d'Hernani.

Village d'Orrieta.

Roue de Saint-Sebastian à Tolosa.



SOLDATS ET OFFICIERS ALPHONSISTES.

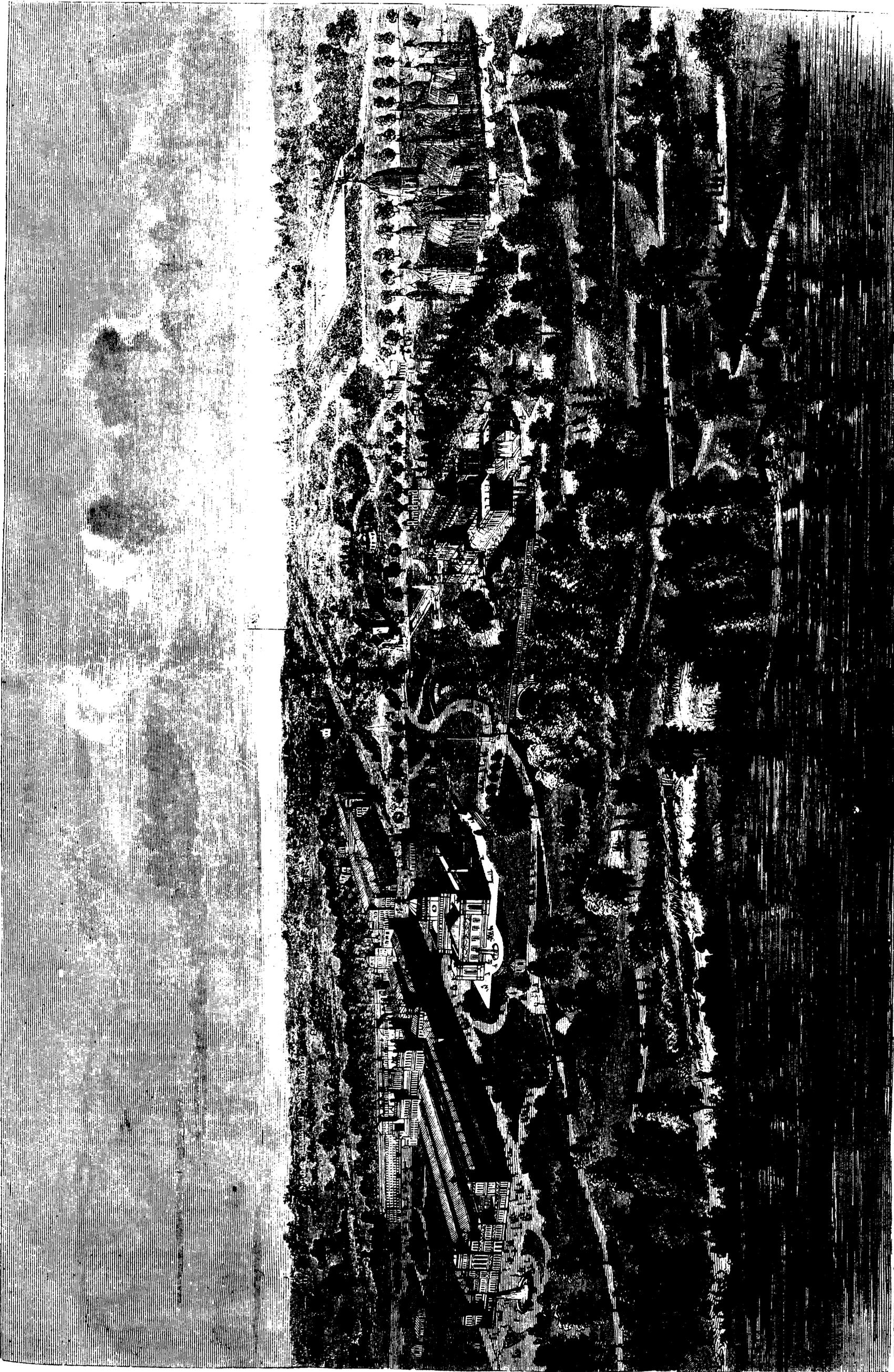


VUE GÉNÉRALE DE TOLOSA, SIÈGE DE L'ADMINISTRATION CARLISTE PENDANT LA GUERRE.



SOLDATS ET OFFICIERS CARLISTES.

FIN DE LA GUERRE CIVILE EN ESPAGNE



Palais d'Industrie

Salle des Machines
Exposition des Arts

Pavillon du Jury

Pavillon des Femmes

Pavillon du Comité de Régie

Salle d'Horticulture

Salle d'Agriculture

VUE À VOL D'OISEAU DU TERRAIN DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE À PHILADELPHIE

BIBLIOGRAPHIE

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE QUÉBEC
PAR L'ABBÉ JEAN HOLMES, 2^e édition.—
Québec, 1876—Darveau, in-8.—pp. 211
(Suite)

Dans son voyage d'Europe, entrepris à la demande de commissaires nommés en vertu d'une loi, M. Holmes fit l'acquisition de tous les instruments et des collections nécessaires, pour les écoles normales de garçons et de filles que la législature désirait établir; il fit aussi le choix de deux directeurs pour l'école des garçons, l'un Français et catholique, M. Regnaud, et l'autre Ecossais et protestant, M. Findlater. Ces écoles à peine ouvertes durent être fermées par suite des événements de 1837. M. Findlater s'en retourna en Ecosse; mais M. Regnaud resta en Canada, où il exerça la profession d'arpenteur jusqu'à ce qu'en 1857 il fut nommé professeur de pédagogie et de mathématiques à l'école normale Jacques-Cartier, charge qu'il retint jusqu'à sa mort, en 1872.

M. Holmes avait pris le plus grand intérêt à cette question des écoles normales ainsi qu'à tout ce qui concernait l'instruction publique. "Il revint, dit la notice publiée dans l'*Abeille* (1), avec la plus belle collection de minéraux que possède le Canada, avec des livres et des instruments de physique non-seulement pour le séminaire de Québec, mais aussi pour les collèges de Sainte-Anne, de Nicolet et de St. Hyacinthe."

M. Holmes avait emmené avec lui trois élèves de la classe de philosophie: MM. Taschereau, Edouard Parent, frère de M. Etienne Parent, et M. Joseph Fortier. Tous les trois embrassèrent l'état ecclésiastique; M. Fortier mourut très-jeune, M. Parent est encore curé à la Pointe-aux-Trembles et M. Taschereau n'est autre que le digne archevêque de Québec.

Aimant la jeunesse d'un amour aussi tendre qu'éclairé, sachant donner un charme particulier à toutes ses leçons comme à tous ses rapports avec ses élèves, il dut rendre ce voyage bien agréable et bien profitable aux jeunes gens qui lui avaient été confiés par leurs parents. Ils visitèrent ensemble l'Angleterre, l'Irlande, l'Ecosse, la France, la Belgique et l'Italie, et comme à cette époque le nombre des Canadiens qui traversaient les mers était assez rare, on peut s'imaginer si leurs confrères du séminaire de Québec envièrent le sort de ces trois êtres privilégiés! Ce voyage dura dix-huit mois.

A son retour, M. Holmes n'en eut que plus d'ardeur pour toutes ses entreprises littéraires et scientifiques, et jusqu'à ce que la maladie vint diminuer ses forces, il se livra à un travail constant et auquel sa santé ne put si longtemps résister qu'à raison de la variété qu'il savait y mettre.

Histoire ancienne et moderne, langues latine, grecque et hébraïque, philosophie intellectuelle et morale, physique et chimie, mathématiques, astronomie, histoire naturelle, géographie, histoire, art oratoire, il enseigna successivement toutes ces branches; mais la géographie était son étude favorite. Le livre qu'il rédigea et qu'il intitula modestement: "Nouvel abrégé de géographie moderne" est un modèle du genre. L'histoire, l'histoire naturelle, l'ethnologie, la statistique y complètent la géographie physique d'une manière à la fois lucide, concise et agréable. M. Holmes a montré par là quelles grâces on peut donner aux sujets les plus arides: ce traité de géographie peut se lire d'un bout à l'autre comme un livre d'histoire ou un récit de voyage. La première édition fut publiée en 1832; depuis ce temps, il y en a eu six autres, dont trois du vivant de l'auteur. Ce livre est connu à l'étranger et y a été traduit en anglais et en allemand (2).

M. Holmes avait aussi préparé plusieurs autres traités; un grand nombre de petites pièces, de dissertations destinées aux exercices publics dont quelques-unes renfer-

maient des renseignements précieux et lui coûtaient beaucoup de recherches. Il aimait à faire travailler les élèves avec lui en dehors des devoirs de routine; il initiait à ses propres études quelques-uns d'entre eux et développait ainsi d'une manière très-efficace leur goût pour les sciences ou pour les lettres. Il n'était pas rare de le voir partir avec quelques-uns de ses jeunes amis pour une petite excursion de botanique ou de minéralogie, dans le voisinage de la ville, et même sur les quais, d'où l'on rapportait quelquefois des échantillons précieux ou utiles, trouvés dans le lest des vaisseaux. Sa bonté et sa condescendance pour ses élèves brillaient surtout dans les petites représentations dramatiques, qu'il aimait tant et pour lesquelles il les exerçait avec une rare patience. Si quelque chose manquait, une phrase, ou une expérience de physique, il y suppléait avec une présence d'esprit qui tirait tout le monde d'affaire.

Qu'on me pardonne un souvenir que l'on pourra peut-être trouver puéril, mais qui peindra bien l'homme, et surtout qui le rappellera à tous ceux qui l'ont connu. Une expérience, et la plus belle de celles que l'on avait annoncées, avait manqué à deux reprises; les élèves, qui avaient mal pris leurs mesures, étaient fort penauds, et le public, après avoir applaudi ironiquement la première fois, commençait à s'impatienter. M. Holmes ne fait ni un ni deux, il prend une grande lame de bois, la plonge dans l'alcool, y met le feu et l'agitait lui-même sur l'estrade qui servait de théâtre: "Messieurs, s'écrie-t-il de son ton le plus solennel, voici une épée flamboyante!" On rit, on applaudit à l'épée flamboyante qui n'était point dans le programme, et l'on oublie la mésaventure de *messieurs les philosophes*.

Jusqu'ici nous n'avons point considéré M. Holmes comme prêtre et comme prédicateur, mais seulement comme savant et comme ami et instructeur de la jeunesse.

Les conférences que l'on vient de rééditer, quoiqu'elles forment un admirable portique à l'édifice qu'il se proposait d'élever plus tard, ne donnent point l'exacte mesure de son talent ni de ses succès oratoires. S'il avait gagné beaucoup sous le rapport de la méthode et de la science, il n'avait pas, à l'époque où il les fit, tout le feu et toute la vigueur qu'il conserva longtemps après ses brillants débuts. L'originalité un peu risquée de ses commencements s'était transformée bien vite en une personnalité sincère et séduisante, et tandis qu'il plaisait toujours, il électrisait souvent par des mouvements imprévus. Brillant de grâce, de jeunesse et d'enthousiasme, il n'avait pour bien dire qu'à paraître dans la chaire, ou du moins qu'à laisser tomber sur son auditoire, d'une voix sympathique et vibrante, un texte toujours bien choisi, pour avoir d'avance gagné sa cause et enchaîné tous les esprits. Ses périodes, riches et sonores comme celles des grands orateurs de la chaire française, tantôt se développaient lentement avec une gracieuse nonchalance, tantôt se précipitaient avec une énergie presque tragique. Comme le dit très-bien son biographe, lorsque l'on savait que M. Holmes allait prêcher, l'église était remplie d'une foule compacte plusieurs heures avant l'office. Si, par hasard, il paraissait sans avoir été annoncé, dès les premiers pas qu'il faisait dans le chœur, on pouvait remarquer un mouvement d'agréable surprise dans toute la nef.

M. DeCelles a consigné quelques-uns des traits singuliers de ses débuts, entre autres ce fameux exorde qu'il fit à Sorel et dans lequel défilait une bonne partie des jurons familiers à nos voyageurs des pays d'en haut: "Quoi, mes frères, ajoutait-il, vous vous étonnez, vous vous indignez, mais n'est-ce point là le langage dont vous vous servez tous les jours?"

Beaucoup de personnes, à Québec, se rappellent des mouvements oratoires d'un autre genre, les uns produisant une vive impression de terreur, d'autres, au contraire, provoquant presque l'hilarité.

Tel fut le trait final d'un sermon sur la Curiosité: l'histoire de la femme de Loth avait été réservée pour le morceau de la

fin: "Elle fut changée en statue de sel, dit-il: elle est encore là; j'invite les curieux et les curieuses à aller la voir!" et sans autre péroraison il descendit de la chaire.

Un autre jour, après avoir tonné contre les cabarétiers et les gens qui exercent un métier encore plus infâme, il lança comme dans un moment d'exaspération, cette malédiction: "Mes frères, si ces marchands de poisons, si ces trafiquants de chair humaine, ou plutôt d'âmes humaines, vont au ciel, alors moi, je choisissais l'enfer pour mon partage!" Il va sans dire qu'après l'effet produit par ces redoutables paroles, qui n'étaient que comminatoires, il en trouva d'autres pour le repentir et la pénitence.

Une autre fois, prêchant sur l'endurcissement du cœur, il termina en disant: "Exhortations, exemples les plus terribles, efforts de la grâce, terreurs secrètes, secours intérieurs, pour vous tout est inutile... vous le voulez... adieu!" L'air et le ton dont ces paroles furent prononcées laissèrent l'auditoire dans la consternation et l'effroi.

A mesure qu'il se formait aux grandes sources, il apprenait à tempérer la hardiesse et la fougue de son imagination, tout en donnant une forme également saisissante à ces antiques vérités, toujours nouvelles dans une bouche éloquent.

Ses sermons de Pâques, de Noël, de la neuvaïne à Saint-François-Xavier sont encore présents à la mémoire de tous ceux qui les ont entendus. Les deux premiers étaient de véritables chefs-d'œuvre, et il est difficile de rendre l'impression qu'ils produisaient. Il les répéta plusieurs fois; mais on ne se lassait jamais de les entendre. C'était dans ces jours d'allégresse que l'on aimait à voir monter dans la chaire de Notre-Dame ce prédicateur "au geste noble, au regard inspiré, à la voix sonore et harmonieuse," comme l'a si bien dit un de ses continuateurs (2). Lorsqu'il prononçait ces textes joyeux: *Surrexit Dominus verè*, ou bien: *Gloria in excelsis Deo*, on eut dit une harmonie céleste descendant de la voute du temple. Quoiqu'ils n'aient jamais été imprimés, nous savions tous par cœur de longs passages de ces deux discours.

La nef de la cathédrale était occupée par tout le grand monde de Québec, qui était alors une capitale très-gaie et fastueuse, et lorsque, rapprochant des plaisirs et des divertissements du carnaval, les souffrances des pauvres et celles de leur divin patron, *l'Enfant de la crèche*, il ajoutait avec une douce et fine ironie: "Sur le chemin du bal, passez à Bethléem," plus d'une belle mondaine ressentait une émotion salutaire et dont les indigents étaient sûrs, de profiter.

Les Conférences de Notre-Dame avaient pour but, comme celles du célèbre Fraysinoux, de combattre l'incrédulité et d'établir clairement aux yeux des hommes instruits et de la jeunesse studieuse, les bases de la foi chrétienne. Cette tâche, accomplie tant de fois depuis Voltaire, est malheureusement toujours à recommencer, tant les vieilles erreurs savent se rejuvenir sous des masques nouveaux. Elle vient d'être entreprise encore tout dernièrement d'une manière aussi persuasive que brillante, dans un ouvrage qui n'aura pas moins de cinq volumes: *Le Christianisme et les temps présents*. Même après avoir lu les deux premiers volumes de l'abbé Bougaud, on peut lire encore avec plaisir les conférences de M. Holmes. Elles ont déjà près de trente ans d'existence; on les dirait écrites d'hier, tant elles répondent admirablement aux idées, aux besoins, aux aspirations de notre société. Du reste, elles auront toujours cet air de jeunesse qui n'abandonna jamais leur auteur, si bien qu'on n'aurait jamais pu se le figurer vieux, fût-il parvenu à l'âge le plus avancé.

Déjà il souffrait beaucoup et il dut mettre un certain intervalle entre ses sermons. La première des six conférences qui ont été publiées, fut prêchée, le 3 décembre 1848; la dernière, le 18 mars

1849. Les trois premières traitent surtout de la création, et établissent scientifiquement la vérité du récit de Moïse. La quatrième parle de l'homme et de ses destinées. La cinquième et la sixième sont de circonstance et sortent du plan primitif qui devait être repris ensuite. Les événements qui se passaient à Rome en furent le sujet; c'est une petite histoire de l'Eglise et de la Papauté, aussi succincte que savante et racontée avec toute l'émotion que les dangers de l'heure présente faisaient naître.

Voici comment M. Holmes annonce à ses auditeurs le changement qu'il apporte dans l'ordre de ses conférences:

Au milieu de l'effrayante série de catastrophes et de crimes qui se sont succédés si rapidement en Europe depuis que nous nous sommes séparés, auriez-vous par hasard entendu raisonner ainsi: Mais où en sera votre confédéraire avec son Eglise immortelle dont le chef s'en va? La Papauté est en ruine; la Ville Eternelle est au pouvoir de maîtres qui ne sont pas même chrétiens. Rome revie son passé, veut un autre avenir; le vieillard du Vatican n'est plus qu'un fantôme qui voltige sur les bords de la Méditerranée; plus de Pape, donc plus d'Eglise!

Cette parole-là: "plus de Pape, donc plus d'Eglise," s'est répétée bien des fois depuis dix-huit siècles, et sur bien des tons différents. Elle fut dite d'abord, du moins quant au sens réel, sur la fosse d'un géant, qui venait de soutenir contre l'antique serpent que vous connaissez, au sommet d'une montagne qui avait nom: *calvaire*, une lutte qui fit trembler la terre et pâlir le soleil: *Seducator ille... signantes lapidem cum custodiibus*. Pendant trois cents ans elle retentissait chaque matin sous ces voûtes silencieuses qu'on appelle les catacombes, alors, dernier asile de la liberté. Pendant cent autres années des princes et des peuples, séduits par le traître Arius, la chantèrent jusque dans les plus beaux temples du christianisme. Cette parole fut le refrain du soldat de la Mecque, du Byzantin, de l'Albigois, de l'incendiaire Wicklif et surtout de Luther....

En 1799, tout ce qu'il y avait alors en Europe de poumons robustes se réunit, à la veille du jubilé séculaire, pour crier sur la tombe de Pie VI: "Plus de Pape, donc plus d'Eglise!"

Nous vivons en 1849; au bout de cinquante ans, nous voici à la veille d'un autre jubilé; Pie IX, l'immortel Pie IX n'est pas encore enterré; il n'est pas même mort. Ne serait-ce pas sage, après tant de mécomptes, d'y mettre au moins une réticence avant d'annoncer la vieille nouvelle: "Plus de Pape, donc plus de d'Eglise?"

Depuis le jour où M. Holmes prononça ces belles paroles, un autre quart de siècle s'est écoulé; le jubilé qu'il annonçait et un autre jubilé ont été célébrés, Pie IX, l'immortel Pie IX, comme il le disait alors, est encore plein de force et de courage, et aurait-il reçu la couronne glorieuse qui lui est destinée, que la vieille nouvelle: "Plus de Pape, donc plus d'Eglise," toujours racontée brutalement et sans réticences, n'en serait pas plus vraie!

Le lecteur aura remarqué la tournure piquante de cet exorde qui entre de suite dans le vif de la question. Mais il est grandement surpassé par la solennité de celui de la première conférence. Ce début est presque digne de Bossuet, et c'est tout naturellement qu'à la fin du premier *alinéa*, se trouve un mot du grand orateur. Il semble appelé par ce qui précède, et n'est nullement déparé par ce qui suit:

Dieu est éternel; en Dieu rien ne finit, rien ne commence; en Dieu point de passé, point d'avenir: *Il est*, voilà son attribut suprême, son adorable nom *Ego sum qui sum*. Nulle de ses œuvres extérieures ne possède cette immuable existence, la créature serait égale au Créateur; et cependant, tous les êtres visibles ou invisibles, que sa toute puissante volonté a fait éclore, ont pour caractère une durée à laquelle nous n'entrevoions ni termes ni limites. Les astres continuent de suivre la route assignée à chacun d'eux au moment de sa formation. La terre, affermie sur ses bases, comme parle l'écriture, offre une même constante succession de jours et de nuits, de saisons et d'années. A sa surface, il est vrai, tout change, tout se renouvelle: animaux et plantes, races humaines avec leurs individus, leurs familles, leurs peuples, leurs générations, disparaissent et s'en vont avec une effrayante rapidité; mais au milieu de ces vicissitudes, rien de matériel ne se perd, rien, pas un brin d'herbe, pas un cheveu de notre tête, pas un seul atôme, vérité qui a déjà donné de profonds soucis à plus d'un incrédule. "L'impie, dit Bossuet, aspire au néant, et ce misérable partage (il le voit) ne lui est pas assuré."

Je regrette de ne pouvoir citer tout cet exorde; il est à lire; mieux, à apprendre par cœur. L'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme ne s'y discutent pas comme tant d'autres discours sacrés, elles s'y imposent de vive force.

(1) M. DeCelles assure qu'elle fut écrite par Mgr. Taschereau.

(2) La dernière édition entièrement revue, corrigée et considérablement augmentée par M. l'abbé L. O. Gauthier, professeur d'histoire au séminaire de Québec, a été publiée à Montréal en 1870 chez J. B. Rolland et fils.

(3) Mgr. Racine: *Sermon pour le deuxième centenaire de l'établissement du séminaire de Québec*, cité par M. DeCelles.

Voici maintenant de quelle manière engageante M. Holmes exposait le plan de ce beau travail, que la maladie est venue interrompre et que sa mort a laissé inachevé :

Maintenant, mes frères, si vous me demandez quel sera le plan de ces conférences, je vous répondrai qu'il se trouve tout entier dans le texte dont j'ai fait choix : *Jesus Christus heri et hodie et in secula*, et dans le rapide commentaire que vous venez d'entendre. Le grand fait de la création sera notre point de départ : des milliers de siècles ne suffiraient pas pour contempler en détail ce qu'un *Verbe*, une parole toute puissante y fit éclore de merveilles. Nous nous y arrêtons seulement pour reconnaître la place que nous occupons, nous, dans l'immense échelle des êtres visibles et invisibles ; nous, si petits, si voisins du néant ; nous, si grands, toutefois si voisins de la divinité.

Nous entrerons dans ce mémorable jardin, berceau de l'humanité ; nous n'en sortirons qu'après avoir entrevu la porte d'un autre jardin, théâtre d'une autre création, où l'homme *renâtra du sang*, du sang d'un Dieu ! Instruits déjà de bien des mystères, nous errerons assez longtemps autour de ces lieux où retentit, hélas ! la sentence d'un irréversible exil. Puis, nous nous embarquerons sur le *fleuve des temps*, nous parcourerons les six âges du monde, guidés dans notre course par la révélation, éclairés de distance en distance par des phares de plus en plus brillants, jusqu'à celui qui s'élèvera devant nous avec cette auréole : *Je suis la lumière du monde*. Nous voguerons alors au grand jour du christianisme, non sans écueils, non sans tempêtes, non sans pertes désastreuses, mais toujours sans craintes de naufrages. Parvenus enfin aux rives contemporaines, nous jetterons l'ancre, pour fixer nos regards sur l'avenir : bien endurcis, bien aveuglés serons-nous si un pareil voyage et de pareilles scènes n'ont pas pour effet, comme ils auront pour but, le renouvellement de notre foi et la réforme de nos mœurs.

Toute la partie de ce plan magnifique, qu'il a pu exécuter, a été développée de la manière la plus habile. Il n'y avait guère rien de neuf à dire sur de pareils sujets ; mais il s'agissait de condenser sous une forme attachante et convaincante ce qui avait été dit ; et cela, M. Holmes l'a fait sans sécheresse, sans banalité, prodiguant les aperçus fins et lucides, les rapprochements ingénieux, trouvant toujours, comme on l'a dit si heureusement de Pie IX dans ses allocutions, trouvant toujours "le mot qui illumine, le trait qui coupe."

La métaphysique, l'histoire, l'astronomie, toutes les branches de l'histoire naturelle sont mises à contribution, et l'on dirait qu'après avoir étudié avec amour ces sciences diverses, le prédicateur veuille en réunir toutes les fleurs comme en un seul bouquet, pour l'offrir à la religion, qui l'a guidé dans ses travaux.

La science a fait de nouveaux progrès depuis, de nouvelles pièces ont été apportées de part et d'autre au grand procès qui s'instruit entre le scepticisme et la révélation, et comme à cette époque la Bible est encore triomphante ! Les conférences fixèrent d'une manière admirable l'état des rapports de la science avec la religion au moment où elles furent écrites ; mais le fond des choses, malgré toutes les phases de la lutte qui s'est continuée, et se continue encore, est resté tellement le même, l'auteur en quelques endroits a été tellement au devant des nouvelles formes qu'a prises l'erreur, que l'on sent à peine le besoin de mettre ce livre au niveau de la science actuelle : quatre ou cinq notes au bas du texte et une couple de pages ajoutées à l'appendice auraient suffi pour remplir cette tâche.

(A continuer.)

OWEN O'SULLIVAN ET SES SOUVENIRS

Le 24 janvier dernier, Owen O'Sullivan, éc., et Marie Plamondon célébraient leurs noces d'or, ou le cinquantième anniversaire de leur mariage, dans la chapelle des Hurons à la Jeune-Lorette. M. Maguire, curé de Valcartier et fils de l'hon. juge Maguire, officiait, assisté de M. Giroux, vicaire de Saint-Ambroise : M. le curé Boucher, retenu chez lui par la maladie, regrettait de ne pouvoir prendre part à cette fête de paroisse autant que de famille.

L'assistance était aussi nombreuse qu'aux jours des grandes solennités religieuses de l'endroit. Enfants, petits-enfants, parents ou amis remplissaient la chapelle, accourus de toutes parts, plusieurs de très-loin, pour être témoins de la touchante

cérémonie et y recueillir, pour le garder en mémoire, un souvenir précieux à bien des égards. A côté du marié se tenait M. François Boutet, un brave cultivateur de la paroisse, fier de reprendre, à un intervalle de cinquante ans, le rôle de garçon d'honneur qu'il avait rempli aux premières noces de ce couple deux fois béni, tandis que la mariée était assistée par une de ses sœurs, Mme Dugal, de Saint-Roch, qui remplaçait, en qualité de fille d'honneur, une nièce que la mort a enlevée.

Madame Henry Sullivan, fille du grand-chef huron de la Jeune-Lorette, F. X. Picard, *Tahourenché*, si bien connu de tous, était au jubé avec son mari, le plus jeune fils du vénérable couple, l'une touchant l'harmonium, l'autre l'accompagnant sur le violon. Ils jouèrent avec succès divers airs nationaux irlandais et canadiens, entr'autres le *St. Patrick's day* et *Vive la Canadienne*.

A l'Évangile, le Rév. M. Maguire adressa de l'autel une touchante allocution de circonstance. Il félicita l'heureux couple d'avoir vu les années promises à ceux qui se conforment aux préceptes de l'Église. Deux et trois générations se pressent autour d'eux, leur prodiguant amour, respect et vénération. Le prêtre bénit une seconde fois cette union pour la féconder de grâces nouvelles. La paix et la prospérité règneront encore longtemps au foyer ainsi comblé des bénédictions du ciel.

La messe se continue : les époux et la foule recueillis s'inclinent profondément devant les mystères de l'auguste Sacrement. Ce n'est plus une messe de noces ordinaire, à laquelle on se rend plutôt par curiosité que par dévotion ; on songe à prier, et non à admirer ou critiquer. Ici, rien de léger ou de mondain, tout est sérieux, tout porte à de sages réflexions, soit qu'elles montent du cœur à l'âme, soit qu'elles descendent de l'âme au cœur, suivant qu'elles originent de sentiments religieux ou d'affections humaines, suivant qu'elles appartiennent un peu plus au ciel ou un peu plus à la terre. Un tel mariage est un retour sur la vie ; les époux tournent leurs regards sur le passé plutôt que vers l'avenir, et ils ne leur reste, pour y voir, que les lueurs du crépuscule. Plus de reconnaissance que d'espoir, plus d'attendrissement que de tendresse, plus de calme que d'élan, plus de repos que d'ambition ou de calcul, plus de vérités que de rêves, plus de sagesse que d'amour, plus de fin que de commencement, plus d'ombres que de rayons, plus d'automne que de printemps, en un mot plus de mort que de vie. On ne se repose pas, on ne s'arrête pas, on ne se retourne même pas, car c'est en marchant, toujours chassés par le temps, qu'aux étapes de la vie que nous célébrons, nous effeuillons les fleurs mortes qui nous restent dans le cœur ou la mémoire et qu'on nomme des souvenirs.

N'est-ce pas de Montalembert qui comparait la vie à une montagne dont on gravit un versant et dont on descend l'autre ? L'image est moins heureuse ou moins juste que celle du torrent de Bossuet qui roule vers un précipice affreux. La vie ne monte jamais, elle descend, elle coule incessamment vers l'abîme de l'éternité. Qui peut dire qu'il monte ou qu'il descend, lorsque si souvent ce que nous croyons être une ascension est une chute fatale ? Filets d'eau, ruisseaux, torrents, rivières ou fleuves, nous sommes entraînés dans le cours que nous trace le doigt de Dieu sur la poussière de notre globe, jusqu'à ce que la dernière goutte d'eau se mêle au dernier grain de poussière et se confonde avec lui.

Heureux ces deux vénérables époux pour qui la joie du jour réside dans la conscience d'un long devoir courageusement accompli ; qui, prosternés devant Dieu, ne lui demandent que de donner à leurs enfants un bonheur égal à celui qu'ils ont goûté et savouré ensemble. Leurs doigts encore vigoureux tresseront volontiers d'autres berceaux pour leurs petits-enfants, tant nombreux qu'ils puissent être, car ils ont acquis le droit de considérer la vie comme un bienfait. Au jour du jugement, sur leur page du livre de vie, Dieu ne lira que deux mots : *amour, fidélité*. Et

si la patrie pouvait être là, elle ajouterait : *honneur et travail*.

Après la cérémonie, les époux se rendirent à la sacristie, suivis des parents et des amis présents, mais ce mariage n'a pas été inscrit dans les registres civils. En revanche, le souvenir de la date du 24 janvier restera gravé dans bien des cœurs et se transmettra de génération en génération pendant des âges. La presse de Québec en a déjà rapporté toutes les circonstances en des termes aussi sympathiques qu'exactes.

Le *Daily Telegraph* du 29 disait :

"Lundi dernier, le 24 janvier, le capitaine Owen O'Sullivan célébrait le cinquantième anniversaire de son mariage, dans la chapelle du village indien de Lorette. A dix heures avant midi, le groupe des invités à la noce quittait la demeure du fiancé, et pendant que la joyeuse procession d'enfants, de petits-enfants et d'amis se dirigeait vers la chapelle, la cloche sonnait à grande volée une affectueuse bienvenue. En tête s'avancait la jeune fiancée, qui compte 74 printemps, appuyée sur son promis, plus âgé qu'elle de trois ans ; venait ensuite la fille d'honneur, sœur de la fiancée, âgée de 79 ans, au bras de son garçon d'honneur, un cultivateur de bonne mine qui compte 71 printemps, et qui a eu l'honneur de remplir le même emploi au mariage du même couple, béni, il y a un demi-siècle, par le curé Deche-neaux, à l'Ancienne-Lorette.

"A l'issue de la cérémonie religieuse, les époux retournèrent au domicile de M. Sullivan, suivis des invités, pendant que les musiciens égayaient la marche en jouant "Vive la Canadienne" et "Patrick's day." Une table, servie de mets délicats et artistement disposés, attendait les heureux convives ; le reste de la journée fut consacré au plaisir ; on dansa les dances du temps passé et celles du jour, et à la suite des menuets, cotillons, quadrilles et gigues, le grand-chef huron conduisit la danse générale indienne, au chant cadencé de *Onawyo*.

"A 5 heures après-midi, M. A. P. Caron, député du comté, arrivait, accompagné de l'hon. J. A. Chapleau. Aussitôt les mariés se retirèrent au salon où ils prirent place sur des sièges surmontés de pavillons, de drapeaux, de devises du meilleur goût, dûs à la générosité des dames Ursulines de Québec. Les portes s'ouvrirent bientôt pour donner passage à un joyeux essaim de *petits-enfants*, les petites filles vêtues de blancs, portant une couronne de fleurs d'orange qu'elles offrirent à la mariée, tandis que les petits garçons présentaient au grand-papa une couronne de lauriers. M. Maguire donna lecture d'une lettre de Sœur Marie-Joséphine, des Ursulines et fille des mariés, écrite dans les termes les plus touchants ; une adresse de félicitations fut lue par deux des petites-filles de M. O'Sullivan, élèves des Ursulines. Cette adresse était accompagnée de quelques couplets composés pour la circonstance par les dames de cette communauté, qui furent chantés avec accompagnement sur l'harmonium. Deux petites filles de M. Montpetit, deux jumelles aussi gentilles qu'élégamment habillées, présentèrent un riche souvenir, et alors toute la troupe enfantine s'écria : "Vivent les jubilaires !"

A l'annonce du souper, chacun se rendit à la table, où le luxe des mets et des apprêts renchérisait encore sur la collation du midi. Après que bonne et due justice eût été rendue à chaque estomac aux dépens des plats savoureux, le champagne fit son apparition, au bruit des bou-chons sautant au plafond.

"La santé de la Reine fut proposée et bue au chant du *God save the Queen*.

"Le Rév. M. Giroux proposa ensuite la santé de monsieur et madame Sullivan, en leur souhaitant de vivre assez longtemps pour qu'ils puissent renouveler leur soixantième année de mariage. A ce compliment, le marié répondit en peu de mots heureux et bien appropriés à sa position et à celle de sa dame ; puis il entonna, d'une voix ferme, un couplet d'une des chansons favorites de son pays natal.

"Alors on but à la santé des messieurs du clergé, à laquelle répondirent les Révds. Messieurs Maguire et Giroux.

"Ensuite fut proposée la santé de Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur, de Madame Caron et de la famille Caron, à laquelle M. A. P. Caron fut appelé à répondre, tâche dont il s'acquitta avec l'esprit d'à-propos et l'éloquence qu'on lui connaît.

"En proposant la santé de l'hon. M. Chapleau, M. John O'Sullivan l'accompagna d'observations élogieuses bien méritées et de remerciements pour la part active qu'il a prise au succès de l'entreprise du chemin de fer de la Rive Nord."

"M. Chapleau répondit avec ce talent prime-sautier, cette vivacité d'esprit, cette originalité d'idées, ce coloris d'images qui en font un maître de la parole, et en même temps avec ces sentiments de piété filiale dont la fibre remue si fortement dans son cœur qu'elle remue à son tour et gagne les cœurs de tous. D'autres santés furent portées et bues avec entrain, puis la danse recommença comme de plus belle, pour durer jusqu'à épuisement complet des musiciens et des danseurs."

La fête se continua le lendemain, et, dans un somptueux déjeuner, une bonne partie des convives ont vu se renouveler les enchantements et les plaisirs de la veille. Comme bien on pense, de nouveaux *toasts* furent portés. Invité à répondre à la santé de la famille O'Sullivan, M. Montpetit fit un discours à l'éloge du vieux couple, et raconta plusieurs anecdotes amusantes dans lesquelles figurait le héros du jour.

Si je me suis appesanti sur les détails de cette fête, c'est d'abord pour fournir aux parents et aux amis un souvenir durable, mais plus pour rendre justice à un homme d'un mérite éprouvé, à un bon chrétien, et surtout au premier colon de la paroisse de Sainte-Catherine. M. Sullivan avait droit à la couronne de lauriers que ses petits-enfants lui ont posée sur la tête à titre de conquérant de la forêt, du désert, au profit de l'agriculture et de la civilisation. Si la parole de Pascal est vraie qui dit que celui qui fait pousser deux épis de blé là où précédemment il n'en poussait qu'un seul, est un bienfaiteur de l'humanité, en quels termes faudra-t-il célébrer le hardi défricheur qui substitue aux ombres solitaires de la forêt, de florissantes campagnes, couvertes d'abondantes moissons et pleuplées d'heureux et riches habitants ? Et tel est pourtant le rôle qu'ont rempli nos ancêtres, qu'accomplissent encore de courageux colons, sans se douter de leur valeur et de leur héroïsme. C'est à nous de les révéler à eux-mêmes, d'applaudir à leurs travaux en les couronnant de nos éloges, en leur faisant hommage d'une admiration d'autant plus sincère qu'elle n'est ni recherchée par eux ni rémunérative pour nous.

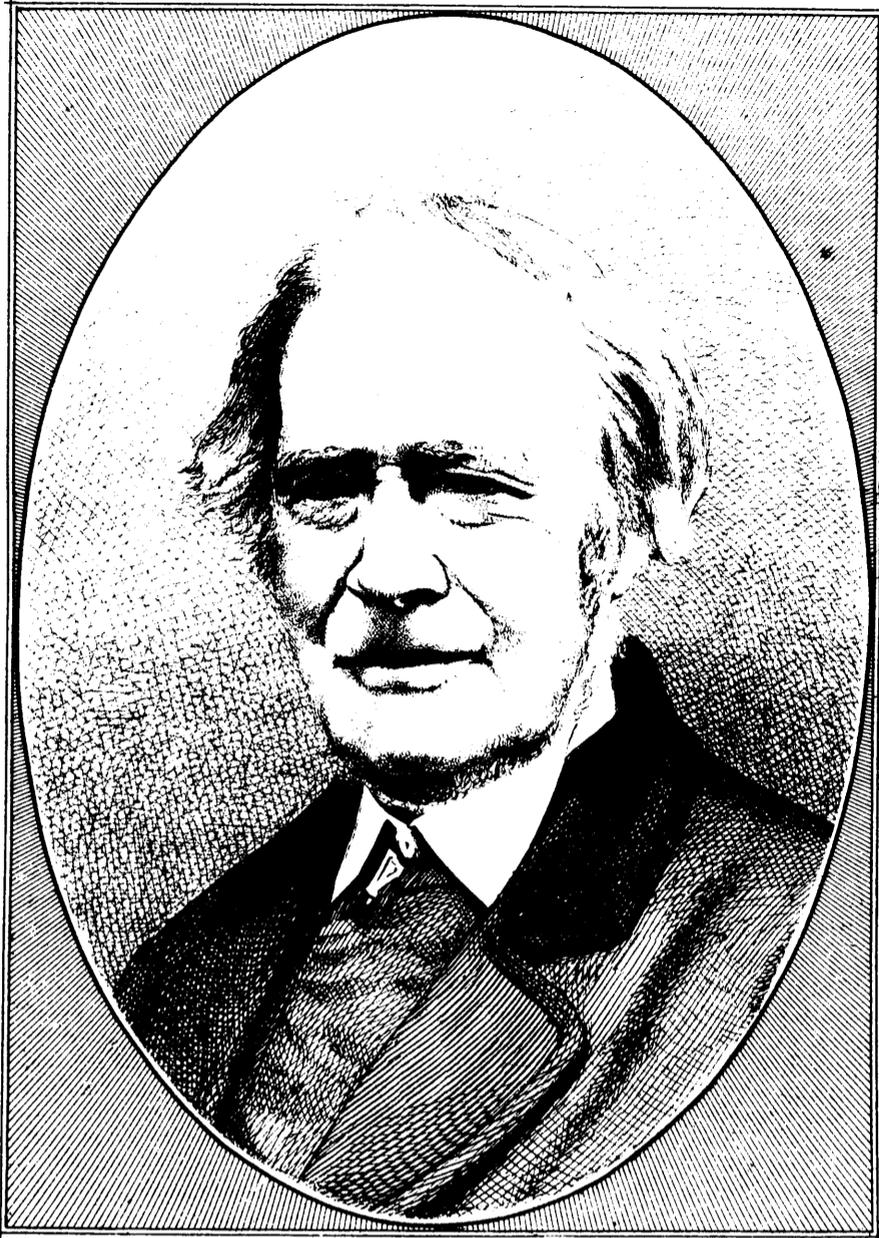
Assez d'autres vanteront les faits et gestes de nos orateurs, hommes d'état, diplomates, célébrités professionnelles ou de la plume, tous gens vaillants en paroles, et que la parole et la plume ont à cœur d'illustrer : pour moi, je serai fier de venir après les petits-enfants du pionnier irlandais ajouter à la couronne de lauriers qu'ils lui ont offerte, la couronne de chêne, la couronne civique, qui ira encore mieux à ses cheveux qui ont blanchi lorsqu'il cultivait le sol ou qu'il maniait tour à tour la hache, la pioche et la charrue.

M. O'Sullivan est doué d'une mémoire extraordinaire et sûre. Il n'a rien oublié de tout ce qu'il a vu ou éprouvé depuis 70 ans. Ses récits imagés, semés d'anecdotes, de proverbes ou de sentences bibliques, saisissent l'auditeur d'un vif intérêt. Ce qu'il raconte de Québec en 1812, la description historique qu'il fait de ses environs, ce qu'il dit des commencements de Valcartier et de Sainte-Catherine, mérite de trouver place dans les colonnes de *L'Opinion Publique*, qui, dans son programme, s'engage à publier l'histoire des principales paroisses de la province, avec dates de leur fondation, etc.

J'écris donc sur des données, ou plutôt je coordonne les notes que m'a fournies M. O'Sullivan lui-même.

A. N. M.

(A continuer.)



OWEN O'SULLIVAN



MARIE PLAMONDON



ARRIVÉE DE DON CARLOS AU PONT D'ARNÉGUY, FRONTIÈRE FRANÇAISE

A MELLE HORTENSE VILLENEUVE

SONNET

Le nid est trop étroit, l'écho de la feuillée
Déjà ne suffit plus à vos accents si doux ;
Voici le renouveau : allez, jeune couvée :
Dans l'espace azuré, Fauvette, envollez-vous....

Volez vers la patrie où naquit votre mère,
Suivez votre chemin, confiante et sans peur....
Que la brise soit douce à votre aile légère ;
Que Dieu vous guide au port, à la gloire, au bonheur !....

Là-bas, vous trouverez, loin de toute souffrance,
Des charmes en fleurs, de gais et verts buissons
Dans les bois parfumés de notre belle France....

Fille du pôle, allez au pays des rayons....
Et toujours du vieux nid gardant la soubouance,
Fauvette, gazouillez vos plus douces chansons !....

LÉON LEDIEU.

St. Henri, 24 mars 1876.

LE BRANDON DE DISCORDE

OU

LE MASSACRE DE LACHINE

CHAPITRE XII

L'HONNEUR EST SAUF.—GUERRE À OULTRANCE.

Le dernier jour de grâce accordé au lieutenant Belmont, pour attendre son témoin, était arrivé. Le jeune homme, désespéré, était assis dans la chambre où on l'avait confiné et avait abandonné toute espérance de voir arriver le chef huron. Il attendait son sort avec l'apathie du désespoir ; car, après avoir longuement réfléchi à tous ses malheurs, il était devenu indifférent à tout ce que l'avenir pouvait lui réserver. Mais ce qui l'affligeait par-dessus tout, c'était le fait que, pendant toute la durée de son emprisonnement, Julie du Châtelet ne lui avait pas fait parvenir un seul mot de consolation ; pour elle, en un mot, le lieutenant Belmont semblait n'avoir jamais existé.

L'horloge venait de sonner midi ; c'était l'heure fixée pour le prononcé du jugement de la cour martiale. Henri de Belmont fut escorté par un piquet de soldats de sa prison à la place en avant du Fort. Toute la garnison avait été formée en carré, faisant face au Fort, et à l'intérieur du carré se tenaient le marquis de Denonville et les officiers composant la cour martiale. L'accusé fut amené en dedans des lignes. Il était pâle et abattu, mais avait conservé l'attitude d'un homme qui se sent innocent. Tous les soldats étaient convaincus de son innocence, et même les juges étaient persuadés que la loi sur laquelle ils avaient dû baser leur décision n'était pas entièrement satisfaisante. Toutefois les impérieuses rigueurs du code militaire ne laissaient pas d'autre alternative ; on avait donné au prisonnier le délai demandé, mais, contrairement à l'attente générale, ce délai n'avait pas tourné à son avantage.

Le marquis de Denonville, d'une voix émue, donna ordre à son secrétaire militaire, le lieutenant Vruse, de lire la sentence de la cour martiale.

Vruse s'avança, sous les regards indignés de toute la garnison, et, se plaçant en face du prisonnier, il lut la sentence suivante :

« Le lieutenant Belmont sera dégradé ; le prévôt-marshal brisera l'épée du lieutenant sous ses yeux et lui arrachera ses épaulettes ; le lieutenant sera ensuite transporté en France et mis aux galères durant le bon plaisir de sa majesté le roi Louis »

Le jeune homme écouta cette lecture sans perdre contenance, et, se retournant, salua les officiers de la cour martiale, puis les soldats, qui pouvaient à peine contenir leur indignation.

Au moment où le prévôt-marshal allait s'acquiescer du pénible devoir qui lui était imposé, un grand cri, partant du côté de la porte du Fort, se fit entendre ; le prévôt s'arrêta, le marquis et les officiers jetèrent un regard inquiet dans la direction indiquée.

Au bout de quelques instants, on aperçut une bande de sauvages précédés par un guerrier de haute taille, et l'œil de M. de Callières avait reconnu leur costume.

« Quels sont ces hommes ? demanda le marquis de Denonville. »

« Des Hurons, » répondit le vétérinaire avec une satisfaction qu'il ne put dissimuler.

Les soldats entendirent ces paroles, et un long cri de joie fit retentir les échos de la forêt.

A un signal du gouverneur, on laissa entrer le chef des Hurons dans le carré, ses guerriers restant en dehors. Le chef s'avança vers le marquis et lui dit :

« Le chef des blancs a envoyé chercher le chef de la nation des Hurons. Le voici. Je suis Kandiarak. Mais que demande le chef blanc de son ami ? »

Le marquis sentit que l'œil rapide du Huron lisait dans sa pensée ; il se rappela dans quelle position Kandiarak s'était trouvé dernièrement à l'égard des Français, et il demeura un moment interdit à ce souvenir. Mais, au bout de quelques instants, il prit la parole :

« Kandiarak connaît-il ce jeune homme ? dit-il en montrant de Belmont. »

« Je vais répondre, fit le Huron. « J'ai vu ce jeune guerrier quand les chefs blancs tenaient conseil, il a empêché le Serpent de s'élaner sur moi avec son tomahawk. J'ai vu le jeune guerrier une seconde fois, quand il me poursuivait pour me mener au supplice. Je l'ai vu une troisième fois, quand mes braves l'ont emmené de force dans mon canot. Le premier soir de notre voyage, il s'échappa ; depuis lors, je ne l'ai plus revu. Voilà tout ce que je sais au sujet du jeune guerrier. »

Le marquis et les officiers poussèrent un soupir de satisfaction ; les soldats retinrent à peine un cri de joie ; quand à Belmont, il était comme dans un rêve délicieux.

« Le chef des Hurons, reprit le marquis, n'aime pas sans doute qu'on lui rappelle les événements dans lesquels il a eu à souffrir. Mais, en considération de ses malheurs, je le comblerai de présents, et ces pénibles souvenirs seront effacés pour jamais. »

« Parlez, dit Kandiarak, j'ai oublié toutes ces choses ; le brave examine le passé sans colère et envisage l'avenir sans crainte. »

« Le chef huron parle en guerrier, dit le marquis, et je ne l'offenserai pas en lui demandant qui a mis le feu aux wigwams des Abénaquis ? »

Kandiarak répondit en tenant son regard scrutateur fixé sur le marquis :

« Le chef des blancs me promet-il de ne pas tirer vengeance de celui qui a fait la chose ? »

« Je le promets, » dit le marquis.

Le chef huron s'éloigna pour aller consulter un instant ses guerriers. Il revint accompagné d'un autre chef, et le gouverneur et ses officiers remarquèrent qu'au moment où les deux Hurons entraient dans le carré, leurs compagnons se rapprochaient des soldats et manifestaient une certaine inquiétude.

« Ce chef, dit Kandiarak, est mon second. Il dira la vérité. Il s'appelle le « Frère des Hurons. »

Le nouveau venu fit au marquis et à ses officiers un profond salut qui leur donna une haute opinion de sa connaissance des manières européennes. Puis il parla ainsi en excellent français :

« Je suis celui qu'on appelait autrefois Jacques Tambour, quartier-maître au service du roi de France ; on m'appelle maintenant le « Frère des Hurons, » et je suis le second chef de cette tribu ; c'est moi qui ai mis le feu aux wigwams des Abénaquis pour favoriser l'évasion de Kandiarak. J'ai fait cet acte à la demande d'une personne pour laquelle je donnerais volontiers ma vie. Le premier wigwam auquel j'ai mis le feu était celui du Serpent. Mais le dommage a été bien faible en comparaison de celui que le Serpent et le lieutenant Vruse, du temps de M. de la Barre, l'ancien gouverneur-général, causèrent au roi de France lorsqu'ils vendirent trois mille peaux de castors aux trafiquants anglais, et prétendirent que les canots qui devaient les apporter à ce fort avaient péri dans une tempête. »

Le marquis, ses officiers et tous les soldats de la garnison demeurèrent comme frappés d'étonnement. Le lieutenant Vruse tremblait de tous ses membres, il était livide de terreur.

« Jacques Tambour, je vous pardonne, dit le marquis ; je suis content que vous ayez aidé votre ami et allié Kandiarak qui, je le regrette beaucoup, a été la victime d'un cruel accident. »

Jacques Tambour fit un autre profond salut et exprima sa gratitude au marquis.

Kandiarak prit ensuite la parole.

« J'ai répondu aux questions du chef des blancs ; j'espère qu'il voudra bien me dire où est le Serpent ! »

« Il a quitté le Fort la semaine dernière pour aller faire la chasse dans la vallée des Outaouais, répondit le marquis. »

« Votre Excellence, dit Tambour, me pardonnera de lui demander s'il a forcé la jeune Isanta à le suivre ? »

Le marquis, jetant sur Tambour un regard de compassion, lui répondit à voix basse : « Elle est morte ! »

Kandiarak et Tambour se regardèrent et, pénétrés de la même douleur, ils répétèrent ensemble ce seul mot : « Morte ! »

Le brave Tambour ne put retenir ses larmes.

« Courage ! camarade, dit le chevalier de Vaudreuil, un de mes lieutenants a été tué dans une bataille avec les Iroquois ; avec le consentement du marquis, je t'offre sa place. »

« Je vous donne mon consentement, et j'espère que notre ancien quartier-maître acceptera, » dit le marquis.

Tambour s'essuya les yeux avec sa manche, et répondit :

« Mille remerciements, messieurs, mais je ne puis accepter. Si Isanta vivait, ce serait différent ; mais puisqu'elle est morte, je retourne avec les siens. »

Kandiarak serra chaleureusement la main de son compagnon.

Le marquis de Denonville appela le lieutenant Belmont auprès de lui et lui dit :

« Je suis extrêmement heureux de vous informer que vous êtes honorablement acquitté et que vous pouvez reprendre immédiatement votre service. »

De vives applaudissements accueillirent ces paroles du gouverneur, et de Belmont sortit avec M. de Callières.

Presqu'au même instant, on entendit une détonation à l'intérieur du Fort ; quelques moments après, on découvrit le lieutenant Vruse étendu mort dans sa chambre. Il avait quitté la salle inaperçu et s'était suicidé.

Le même soir, le marquis donna un banquet splendide à Kandiarak et aux autres chefs hurons, et mit tout en usage pour faire oublier à son hôte les jours mauvais.

Le banquet terminé, Kandiarak informa le gouverneur qu'à l'arrivée de son message à Michilimackinac, lui, le chef huron, se préparait à visiter le gouverneur pour lui offrir ses services dans une seconde campagne contre les Iroquois ; et que, se trouvant tout rendu, il était prêt, avec ses cinq cents guerriers, l'élite de sa nation, à se joindre aux troupes françaises pour marcher de suite contre l'ennemi.

Le marquis exprima vivement sa gratitude au chef huron pour cette offre de service. Mais

il exprima ce regret que le temps était mal choisi, parce que des négociations étaient commencées avec les Iroquois en vue de conclure un traité de paix, et que les envoyés de cette nation étaient déjà en route pour le Canada.

Le Rat fut cruellement désappointé à cette nouvelle ; mais toujours maître de lui-même, il ne fit pas un geste, ne dit pas un mot qui pût trahir son désappointement. Dès le matin, le chef partit, chargé des présents du gouverneur, et faisant des serments d'éternelle fidélité ; mais, dans le cœur, il avait voué au marquis une haine implacable.

En s'en allant, le Rat résolut de s'emparer des envoyés iroquois qui venaient pour conclure la paix. Dans ce but, il se mit en embuscade à l'Anse de la Famine, s'empara de tous les envoyés, massacra les uns et fit les autres prisonniers.

Les captifs furent amenés devant lui et il leur demanda, du ton le plus courtois et le plus aimable, où ils allaient et quel était l'objet de leur voyage. Ils lui répondirent qu'ils étaient envoyés par la nation des Iroquois pour conclure la paix avec le marquis de Denonville.

A cette nouvelle, le Rat exprima sa profonde surprise et informa ses captifs que c'était le marquis lui-même qui l'avait envoyé pour les arrêter. Et pour leur faire voir qu'il disait la vérité, le Rat mit ses captifs en liberté, n'en tenant qu'un seul pour remplacer un Huron tué par les Iroquois lors de la rencontre.

Le Rat, content du succès de son artifice, et laissant les envoyés retourner chez eux, se rendit en toute hâte à Michilimackinac. A son arrivée, il présenta l'envoyé iroquois qu'il avait retenu à M. de la Durantaye, l'officier français commandant le poste de Michilimackinac. M. de la Durantaye, qui n'avait pas encore reçu la nouvelle officielle de la trêve conclue avec les Iroquois, condamna l'envoyé à mort, comme espion. La victime en appela au Rat pour confirmer son assertion qu'il était envoyé par les Iroquois pour conclure la paix avec les Français, lorsqu'on l'avait fait prisonnier.

Le Rat, en réponse au malheureux prisonnier, lui demanda s'il rêvait ou s'il s'obstinait à raconter une histoire fautive d'un bout à l'autre.

L'envoyé fut mis à mort, et le Rat alla trouver un vieil Iroquois, depuis longtemps prisonnier chez les Hurons, et lui donnant la liberté, le chargea d'aller dire aux siens que les Français, tout en manifestant des intentions pacifiques, faisaient prendre et tuer traitreusement tous les Iroquois qui leur tombaient sous la main.

Le vieillard obéit et, quand son canot disparut à l'horizon, le Rat, qui l'avait suivi des yeux depuis qu'il avait pris le large, s'écria d'une voix triomphante :

« Et maintenant, guerre à outrance ! »

(A continuer)

CONSEILS D'HYGIÈNE PRATIQUE

Je ne connais rien de plus important que les soins hygiéniques à donner à la bouche. Autant une bouche bien soignée est agréable à voir, autant celle qui ne l'est pas inspire de répulsion. Mais, même ce côté plastique mis de côté, la négligence des soins de la bouche produit l'altération des dents et entraîne nécessairement leur perte, et les dents sont des organes tellement utiles que leur destruction fait le désespoir de ceux qui viennent à les perdre.

Pour conserver les dents, il faut d'abord ne jamais boire alternativement très-chaud et très-froid, à très-peu d'intervalle. Il faut éviter l'usage des acides, tels que ceux du vinaigre, du citron, etc. Ne jamais briser avec les dents, par une vanité ridicule, des corps durs tels que des pièces de monnaie ou des métaux quelconques.

Si l'on boit chaud et froid alternativement, les dents se fendillent ou deviennent malades. Si l'on abuse des acides, l'émail se ramollit et les dents ne tardent pas à s'altérer. Lorsque l'on fait avec les dents certains tours de force, elles s'ébranlent ou se brisent. Et lorsque, tout en évitant ces imprudences, on ne soigne pas sa bouche avec exactitude, il est rare que l'on conserve toutes ses dents.

Quels sont les soins habituels qu'il faut donner à la bouche ?

Après chaque repas, il est important de se gargariser la bouche avec de l'eau, afin qu'il ne séjourne pas d'aliments dans les interstices des dents. Lorsque ces débris d'aliments restent logés très-longtemps entre les dents, pendant toute une nuit, par exemple, ils finissent par altérer la pureté de l'haleine et par leur contact prolongé attaquent l'émail de la dent.

En outre, les dents doivent être chaque matin brossées avec soin, soit avec une brosse imprégnée d'eau pure, soit mouillée d'un liquide favorable à la conservation des dents. La brosse ne doit être ni trop molle ni trop dure, afin que, d'une part, elle puisse enlever le corps limoneux qui couvre la dent au matin, et que, de l'autre, elle ne déchire pas les gencives. Les dents doivent être brossées, les supérieures de haut en bas et les inférieures de bas en haut, c'est le moyen de ne pas les déchausser de leurs gencives et de faire pénétrer la brosse jusque dans les intervalles qui les séparent. On peut cependant terminer cette opération en passant, à plusieurs reprises, la brosse en travers, à la manière vulgaire de la toilette des dents, mais il faut alors éviter avec soin de froisser les gencives. Ces dernières sont pour les dents des organes de protection, elles demandent aussi à être ménagées afin de conserver les dents qu'elles entourent.

Tels sont les soins à donner habituellement à la bouche, et au moyen desquels on arrivera nécessairement à éviter les principales causes de destruction des dents. DOCTEUR D.

NOUVELLES GÉNÉRALES

Québec, 25.—Un Irlandais du nom de Brennan est mort à l'Hôpital du Sacré-Cœur il y a deux jours, à l'âge de 105 ans, et il a conservé l'exercice de ses facultés jusqu'à la fin.

Québec, 26.—On évalue à \$150,000 les frais de l'élargissement projeté de la rue St. Jean.

Winnipeg, 28.—Cette ville a été toute une semaine sans recevoir de malle canadienne, à cause de l'encombrement des chemins de fer à l'est de St. Paul. La diligence de jeudi a apporté des matières postales de six jours.

L'octroi additionnel de \$25,000 accordé par la Puissance à ceux qui souffrent par suite des ravages des sauterelles, est venu en temps opportun, et est hautement apprécié ici. Cette somme servira à acheter des grains de semence.

Suez, 25.—Le vaisseau anglais « Serapis » est arrivé ici ayant à bord le prince de Galles et sa suite, de retour des Indes.

Versailles, 28.—Dans la séance d'aujourd'hui à la Chambre des députés, une allocation de \$350,000 a été votée unanimement pour venir en aide aux victimes des récentes inondations.

Une dépêche de Paris dit que les digues protégées par Herzébosch, en Hollande, ont été emportées par les flots. Les ponts et chemins de fer ont été détruits, et la ville se trouve complètement isolée. Des centaines de maisons ont disparu, et 6,000 personnes sont sans abri.

New-York, 30.—Le bureau des échevins a autorisé, cette après-midi, l'émanation de bons jusqu'à concurrence de \$2,666,666 pour le parachèvement du pont sur la rivière de l'Est à Brooklyn, cette somme étant la quote part restante de New-York pour cet objet.

Chicago, 30.—La tempête de neige d'avant-hier a été la plus forte de la saison. Il a tombé un pied de neige dans la ville, et on rapporte qu'en quelques endroits de l'Illinois et du Wisconsin, il y en a une couche de deux pieds.

New-York, 30.—La dernière bourrasque a causé beaucoup de ravages et de malheurs. Grand nombre de marins ont péri. La plus terrible catastrophe est le naufrage de la goëlette « Weaver », qui a sombré avec tout son équipage sans laisser un seul homme pour raconter le désastre. On a vu le naufrage de la côte. La goëlette a été brisée comme une coquille et tout a été englouti.

Constantinople, 31.—La Porte a décidé de retarder jusqu'au mois de juillet le paiement des coupons semestriels de l'emprunt de six pour cent, échus au mois d'avril. Une déclaration officielle, expliquant les raisons de cette mesure, a été publiée aujourd'hui.

Providence, R.-I., 31.—Ce matin, au moment où la machine à vapeur de la manufacture Fletcher se mettait en mouvement, quatre des bouilloires firent explosion. Deux ouvriers furent tués sur le coup et plusieurs blessés plus ou moins gravement ; les pertes causées à l'usine sont évaluées à \$20,000.

Londres, 31.—Le revenu de l'Angleterre pour l'année fiscale finissant aujourd'hui a été de \$385,658,465. Cette somme excède de \$7,533,465 le chiffre des estimés, et est de \$10,049,100 plus élevée que celle qui a été réalisée l'an dernier.

Les dépenses de l'année jusqu'au 25 mars 1876 ont été de \$365,324,880, tandis que l'estimé des dépenses de l'année fiscale se terminant aujourd'hui était de \$379,485,000.

LA CONFÉRENCE DE M. P. LEMAY.—Un auditoire choisi, relativement peu nombreux, s'était rendu, le 29 mars, à la salle du Cabinet de Lecture pour entendre M. P. Lemay parler des « poètes illettrés de Lotbinière », comté qui a vu naître M. Lemay. Ce travail fort intéressant a été très-goûté du public et nous révèle des poètes populaires dont les essais méritent d'être conservés. Nous mentionnerons, entre autres, les deux chansons de Lazare Tassé, intitulées : « Les oiseaux, » et « Ursule notre engagée. »

Monsieur Lemay a ensuite lu une pièce nouvelle, de sa composition, intitulée : « 1837. Coup d'œil sur le passé. » Beaux sentiments, beaux vers et applaudissements chaleureux.

M. l'abbé Chandonnet, qui présidait la séance, l'a terminée en lisant une lettre très-remarquable d'Octave Crémazie, accusant réception des « Vengeances », autre poème de M. Lemay et donnant une appréciation de cette œuvre.

MORT CRUELLE.—On télégraphie de Louisville le 20 :

« Samedi soir, au moment du passage à La-grange (Kentucky) d'un train de marchandises du chemin de fer Short Line, la rupture d'un essieu a fait dégringoler la locomotive et plusieurs wagons au bas du talus. Le mécanicien, John Finnegan, s'est trouvé pris par la machine de telle manière qu'il a été impossible à ses compagnons de le dégager, et deux jets continus d'eau brûlante, s'échappant d'une chaudière crevée, lui ont jailli sur le visage et sur tout le corps. Il n'existait aucun moyen humain de remédier à cette affreuse position. Après une agonie indescriptible, le malheureux Finnegan a perdu connaissance, et bientôt la mort l'a délivré définitivement de ses souffrances. Il ne restait plus vestige de peau sur le corps, et la langue pendante avait été presque entièrement déracinée par l'eau bouillante entrée dans la bouche. »

ÇA ET LA

— Il y a actuellement 1,490,448 esclaves dans le Brésil.
— Quarante-deux théâtres sont en activité à Londres, pendant la saison actuelle.
— Le chauffage des édifices publics d'Ottawa, coûte \$40,000. L'enlèvement de la neige, et le gaz, \$14,500.
— Une statistique officielle dit que 867 personnes se sont suicidées, à Paris, pendant l'année qui vient de s'écouler.
— Edwin Booth, l'acteur célèbre, a gagné \$52,000 pendant la promenade qu'il vient de faire dans les Etats du Sud.
— \$160,000 ont été payées aux sous-contracteurs de l'embranchement de Montréal et Ottawa du chemin de la Rive Nord.

EXPOSITION DE PHILADELPHIE.—Le prix d'admission à l'exposition du centenaire sera de 50 centins, payables en un seul billet.

POUR L'EXPOSITION.—Le directeur du séminaire de Nicolet vient d'expédier à Philadelphie un très-joli modèle des bâtisses du séminaire, l'œuvre d'un des professeurs.

—Au sénat, l'hon. M. Letellier a déclaré que le gouvernement n'avait pas l'intention de retirer la clause accordant des écoles séparées aux territoires du Nord-Ouest.

—L'empereur de la Chine a fait trancher la tête à dix-sept servantes de sa femme, pour les avoir soupçonnées de dévoiler les secrets domestiques du fils de la lune.

—Des ouvriers, en faisant une excavation près de l'amphithéâtre d'Arles, ont découvert une amphore romaine contenant du vin encore liquide.

—Il y a maintenant à Paris 1,506 Japonais qui y ont fixé leur résidence : c'est plus qu'il n'y a de Français dans tout le Japon. La population du Japon est de 33,000,000 d'habitants.

LE PLUS GRAND DES HOMMES.—L'homme probablement le plus grand de la terre est un jeune homme de 26 ans, demeurant à Alcosere, Espagne. Il a neuf pieds et dix pouces de haut et se nomme Capili.

—Nos meilleurs remerciements à l'auteur, M. J. O. Fontaine, pour l'obligeant envoi de sa lecture intitulée : "Essai sur le mauvais goût de la littérature canadienne."

C'est de la critique belle et bonne.
—Les pièces justificatives du procès de Christophe Colomb sont maintenant entre les mains du secrétaire du Sacré-Collège, et la canonisation aura probablement lieu vers le 15 août prochain.

—Le Stromboli est en éruption depuis huit jours. Il lance la lave enflammée à une hauteur d'environ mille mètres, et il éclaire la Méditerranée sur une superficie de 800 kilomètres.

CONSTRUCTION.—Le rapport annuel de l'inspecteur municipal, chargé de veiller aux constructions qui s'exécutent dans la ville de Montréal, dit que 732 nouvelles bâtisses, ayant ensemble un front de 18,000 pieds, ont été construites durant le cours de l'année dernière.

—M. J. Resther a reçu le contrat pour l'érection des bâtisses permanentes ordonnées par le Conseil d'agriculture pour les expositions qui auront lieu en cette ville. La prochaine se tiendra le 11 septembre prochain. Désormais, les expositions auront lieu à Montréal, la corporation ayant voté la jolie somme de \$25,000 pour la construction des bâtisses.

—Deux conscrits causaient entre eux, l'un demandait à l'autre :

—Qu'est-ce que tu aimes mieux, du soleil ou de la lune ?

—Parbleu ! j'aime mieux la lune.

—Pourquoi ?

—Parce qu'elle m'éclaire la nuit, et m'empêche de me casser le nez, tandis que ton soleil, je m'en fiche pas mal, il ne paraît que quand il fait jour.

—Le règne des faux cheveux est fini. Les parisiennes se tressent leurs cheveux naturels et les nouent maintenant en arrière de la tête ou les laissent tomber par boucles sur leur col. Espérons que bientôt les têtes de nos belles vont reprendre leur dimension naturelle.

En général, les fournaies placées dans les maisons d'habitation des villes sont beaucoup trop petites. Elles suffisent parfaitement dans les froids modérés ; mais, dans les grands froids, elles sont chauffées au-delà de leur capacité. Les conduits deviennent brûlants, les charpentes qui les environnent, déjà desséchées, prennent feu et le danger n'est découvert que trop tard ; et avant que la place du feu puisse être atteinte par l'eau, l'incendie a fait de tels progrès qu'il ne peut plus être contrôlé.

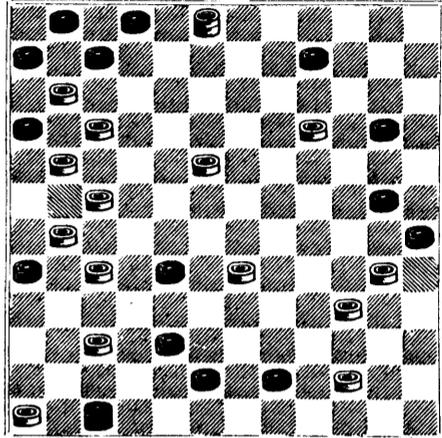
La compagnie d'assurance la Stadacona, dont le siège est à Montréal, No. 13, Place-d'Armes, assure contre ces risques aux conditions les plus modérées.

LA EST LE SECRET.—Un grand nombre de maladies sont dues à une condition dépravée du sang. La terrible contamination de la Scrofule, qui, bien entendu, est héréditaire, sévit d'une manière alarmante, et le moyen de la guérir est en nettoyant le sang et en lui rendant sa vitalité : ce résultat s'obtient sûrement par l'usage du PURIFICATEUR DU SANG DE WINGATE.

LE JEU DE DAMES

Nos nouveaux abonnés qui s'intéressent au Jeu de Dames devront voir le numéro du 2 décembre dernier pour les explications.
Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, pourront les adresser à M. J. A. Rodier, No. 14, rue Allard, Montréal.
Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.
Vu la quantité de problèmes que nous recevons pour être publiés, nous en donnerons de temps à autres en chiffres comme celui que nous publions aujourd'hui.
Le problème No. 20, par M. C. Labelle, que nous publions aujourd'hui, est très-difficile ; il ne reste que quatre pions noirs après le coup fait et qui se font prendre tour à tour.

PROBLEME No. 20
Par C. Labelle, Montréal
NOIRS



BLANCS
Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 16

Table with 2 columns: Les Blancs jouent, Les Noirs jouent. Rows show moves like 59 à 52, 32 26, 48* 70, etc.

Solution issue du Problème No. 16
Marlboro, Mass.—Jacob Vigeant.

Solution du Problème No. 17

Table with 2 columns: Les Blancs jouent, Les Noirs jouent. Rows show moves like 35 à 29, 56 49, 67 61, etc.

PROBLEME No. 21
Par J. B. A. Martin, Montréal

Placez des pièces Noires sur les cases suivantes : 1, 4, 7, 8, 10, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 21, 22, 24, 28, 30, 43*, 46, 52, 56, 62, 64 et 65.

Blanches : 29, 33, 35, 36, 38, 39, 41, 44, 49, 53, 54, 55 et 67. Les Blancs jouent et gagnent.
Il ne faut pas oublier que les chiffres accompagnés d'un astérisque (*) désignent une Dame.

Prix du Marché de Détail à Montréal.

Large table listing market prices for various goods including flour, grain, oil, and meat. Columns include item names and prices in dollars and cents.

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for various types of livestock such as beef, sheep, and pigs, including quality grades and prices per unit.

COMPAGNIE D'ASSURANCE "LA ROYALE CANADIENNE."

Capital. - - - - - \$6,000,000
Actif Disponible - - - - - pres de - \$1,200,000



OFFICIERS:

Président: J. F. SINCENNES.
Gérant Général: ALFRED PERRY.
Assist.-Gérant: DAVID L. KIRBY.
Vice-Président: JOHN OSTELL.
Sec. et Trés.: ARTHUR GAGNON.
Gérant de la Marine: CHS. G. FORTIER.

ACTIF EN OR

Table listing gold assets including bonds, stocks, and other securities with their respective values.

PASSIF

Table listing liabilities including claims and other accounts payable.

Assure tout les Risques d'Incendie, ainsi que les Bâtiments voyageant dans les eaux intérieures et leurs Cargaisons, et les Frêts et Cargaisons des Navires à vapeur et à voile Océaniques de première classe.

BUREAU PRINCIPAL: 160 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Régénérateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération ; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITTE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Désordres Mentaux, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITTE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, le Rhume, le Catarrhe, Bronchites, Asthme, et les irritations de la gorge et des Poux. Les Orateurs et les Chanteurs les trouvent très efficace en donnant du pouvo... et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITTE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurant pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITTE.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasures, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, gratuitement, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE, (LIMITÉE.) MONTREAL. 7-8-52-15

GLACE! GLACE!! GLACE!!!

POUR LA SAISON DE 1876.
D. MORRICE & CIE.
Reçoivent maintenant des commandes pour l'approvisionnement d'été, et espèrent qu'ils seront favorisés d'un patronage aussi libéral que durant les dix dernières années.
Chaque morceau de cette glace a été coupé en haut du Pont Victoria.
Des conducteurs polis et soigneux sont engagés.
Même prix que l'année dernière.
Bureau de Ville : 2, PLACE VICTORIA. 7-13-4-20

A LOUER.

DEUX BUREAUX au premier étage de la bâtisse faisant l'angle des rues Bleury et Craig. Aussi UN ETAGE ENTIER de la même bâtisse, convenable pour des bureaux ou une manufacture.
S'adresser à G. B. BURLAND, 115, rue St. François-Xavier. 7-7-14

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes les améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique,—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—A. M. LEICESTER & CIE., Fabricants de Pianos, 845 et 847, Rue St. Joseph, Montréal. 7-1-48

Coutellerie

FOURCHETTES ET GUILLETS, HUILLIERS, plaqués à prix réduits. Aussi venant d'être reçus: CAGES D'OISEAUX, CAFETIÈRES FRANÇAISES à alambique et PLUMEAUX FRANÇAIS, chez L. J. A. SURVEYER, 524, Rue Craig, Montréal. 7-1-18

Corniches

ROULEAUX ET ANNEAUX, aussi BARRÉS D'ESCALIERS, la plus grande variété dans les derniers goûts, chez L. J. A. SURVEYER, 524, Rue Craig, Montréal. 7-1-18

LE RANGE

ou Fourneau à cuisine le plus amélioré est Le "NEW ENGLAND" Ses qualités sont trop nombreuses pour être énumérées, mais on peut facilement se convaincre en en faisant l'inspection.

MEILLEUR & Cie., 652, RUE CRAIG,

Près de la Rue Bleury. MACHINE A LAVER DE BUNNELL, TORDEUSE ET REPASSEUSES, Machine à peler les pommes, à trancher le pain, les légumes, les viandes, &c. 7-1-16

Lithographie Typographie Gravure

IMPRESSIONS de toute sorte, depuis la TÊTE DE COMITE la plus unie, jusqu'à la PANCARTE la plus élégante, AU BUREAU DE L'OPINION PUBLIQUE MONTREAL.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée au Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.